

L'Univers



ÉDITION QUOTIDIENNE

	PARIS et départements	ÉTRANGER (union postale)
Un an	40 »	51 »
Six mois	21 »	26 50
Trois mois	11 »	14 »

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois

UN NUMÉRO { Paris .... 10 cent. / Départements ... 15 —

BUREAUX : Paris, 10, rue des Saints-Pères

On s'abonne à Rome, place du Gesù, 8

L'UNIVERS

ÉDITION SEMI-QUOTIDIENNE

	PARIS et départements	ÉTRANGER (union postale)
Un an	20 »	26 »
Six mois	10 »	13 »
Trois mois	5 »	6 50

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois

L'UNIVERS ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés

ANNONCES

MM. LAGRANGE, CERF et Cie, 6, place de la Bourse

SOMMAIRE

BULLETIN DU JOUR

PARIS, 16 SEPTEMBRE, 1894

Il paraît que toute la France a les yeux tournés sur l'arrondissement où MM. Robert et Bachimont se disputent les voix des électeurs. La France a certainement d'autres préoccupations, mais il est vrai qu'on suit avec intérêt les péripéties de cette lutte électorale, dans laquelle on veut que M. Casimir-Perier soit engagé. Par l'élection de M. Bachimont, les radicaux veulent infliger un échec au président de la République contre lequel ils mènent une campagne plus vive qu'autrefois contre le maréchal. Aussi M. Robert, le candidat préféré, se démène-t-il et, dans un bizarre langage, promet-il aux cultivateurs de faire monter le blé à 25 francs, tandis que, sans préoccupation de logique, il donne sa parole aux bonnetiers que désormais ils payeront le pain moins cher. De plus il se radicalise à tel point que beaucoup de modérés s'abstiendront, faisant ainsi le jeu du radical. Nous nous bornerons à enregistrer le résultat qui n'a pas au fond l'importance qu'on veut lui attribuer.

Et voilà que l'affaire de Cempuis recommence. La commission départementale, réunie pour prendre les mesures rendues nécessaires par la révocation du fameux Robin, a décidé que, puisqu'elle avait le droit de nommer le directeur de Cempuis, elle pouvait seule le révoquer et qu'elle tient pour non avenue la décision qui révoqua Robin. C'est la révolte ! Et dans ce conseil figurent le directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique avec ce singulier chef de division, M. Babut, qui apportait à M. Robin naguère sa révocation, signée par le préfet, et ses félicitations à lui, subordonné du préfet ! En tout cas, le statu quo sera maintenu deux ou trois semaines encore et le Conseil général de la Seine aura le dernier mot. Si on ne le laisse pas diriger à son gré l'enseignement antipatriotique et immoral de Cempuis, il supprimera la subvention et l'orphelinat sera fermé. Qui donc y perdra ?

A Mâcon, M. Jules Roche a prononcé un discours libre-échangiste, blâmant avec vigueur la rupture des relations commerciales avec la Suisse. Après lui, M. Numa Droz, ancien président de la Confédération helvétique, a affirmé que la Suisse avait tout fait pour empêcher la rupture et que son pays, notre ami séculaire, chargé de garder les passages alpestres et jurassiens et de rester dans la neutralité la plus absolue, avait le droit de dire à la France : « Ne nous écrasez pas ». M. Droz a été applaudi et cette manifestation à laquelle ont pris part MM. Chamussy, président de la chambre de commerce, Demole et Poirier, sénateurs, Yves Guyot, ancien ministre et un autre Suisse, M. Favon, paraît avoir quelque importance.

Le 1er escadron du 1er régiment de spahis est parti d'urgence de Laghouat par Gardara où il sera le 23, et El-Goleah où il arrivera à la fin du mois. Cet escadron désigné l'an dernier pour former l'avant-garde de l'expédition au Touat, va-t-il commencer cette expédition, ou y a-t-il quelque menace du côté de l'extrême sud de nos possessions algériennes ?

Les royalistes de Paris vont faire dire des messes pour le repos de l'âme du prétendant défunt. M. le comte d'Haussonville va accomplir le dernier acte de sa mission de chef du parti en livrant à la publicité le testament dans lequel le prince défunt dit adieu à ses amis et à son pays.

Au congrès socialiste français de Nantes, on a lu des adresses d'adhésion des socialistes espagnols et allemands (!). Ces derniers disent que le capitaliste Perier est moins à craindre que n'était Bismarck. Le congrès s'est prononcé en principe contre la grève générale.

Encore un incident avec l'Italie. Le capitaine français Romani, arrêté sur la frontière italienne, près de Breil (Alpes-Maritimes), va être déféré à la justice italienne.

Il aura à répondre de documents saisis compromettants pour la sécurité de l'Etat.

En même temps les journaux italiens déclarent que les intérêts italiens et britanniques sont liés en Afrique et l'on se par des protestations d'amitié ! On sait ce qu'il faut en croire.

Grosse nouvelle ! Il a fallu en Allemagne faire procéder à des arrestations en masse parmi les troupes participant aux grandes manœuvres. Et les soldats arrêtés sont inculpés d'anarchie !

Une dépêche de Tanger annonce que les vice-consuls britannique et danois ont été attaqués par des Maures dans la grand' rue ; ils ont été menacés de mort et dévalisés.

La grève des fourreurs touche à son terme, les patrons ayant fait des concessions.

L' " IDÉAL "

Je demande la permission de revenir un instant sur M. Emile Zola et sa petite philosophie. Il est peu d'écrivains, même parmi les plus enfoncés dans le réalisme et dans la matière, qui ne prétendent régenter le monde et offrir à la pauvre humanité, fort empêtrée dans ses voies, un moyen sûr d'arriver enfin à bon port.

Tous ces vendeurs d'orviétan, également sots et prétentieux, enferment la même drogue dans leurs pillules. Elles ne diffèrent que par la dose ou la couleur, et eux-mêmes ne se distinguent que par la musique et le boniment destinés à affriander l'acheteur. Ils veulent tous affranchir l'esprit humain, débrider la raison, et arriver à un état de choses où il n'y aura plus ni obscurités pour l'intelligence, ni douleur pour les corps.

Depuis qu'ils s'y sont mis, et après les efforts qu'ils ont faits, il est étonnant que la chose ne soit pas plus avancée Celse n'avait rien négligé pour y réussir. Un certain Julien, disposant de la puissance impériale, avait donné un bon coup de main au philosophe. Voltaire, Diderot et quelques autres ont retapé les vieux arguments frippés et racornis, en les enveloppant de ce rire agaçant qui a fort amusé vos pères, il paraît, de vieux satyres qui mirent la France dans l'état que vous savez.

De nos jours, un Renan, assez adroit dans les exercices de Jocrisse, et quelques médiocrités jalouses de cette grande gloire, ont essayé de nouveau le sauvetage : toujours l'affranchissement de l'esprit humain, le dernier coup porté à la superstition, et le monde illuminé enfin des grandes clartés de la raison humaine.

Tous ces génies ne sont que des esprits timides. Ils s'arrêtent à michemin et gardent encore quelque chose de l'ancienne superstition. Le dernier mot de la science a été dit par un indépendant qui se soucie comme d'une guigne du rabat et de la toque du professeur. « Il n'y a plus rien, personne n'est chargé de l'exécution du présent décret. » Les autres, pédants patentés, semblent toujours avoir devant les yeux les jeunes générations qu'ils sont chargés d'instruire : et, de l'ancienne superstition, ils gardent encore ce qu'ils appellent « l'idéal. » M. Bourgeois avait son idéal, une réminiscence de Renan. M. Leygues a le sien, qui ressemble beaucoup à celui de M Bourgeois. Et M. Zola, ô dieux, couvrez-vous la face ! M. Zola lui-même a son idéal, qui diffère à peine de celui de M. Leygues.

L'idéal de M Zola est « une inconnue », lequel est aussi l'idéal de MM. Leygues, Bourgeois et autres, grands maîtres passés, présents et futurs de l'Université de France, lequel était l'idéal de M. Renan, grand pontife de la libre pensée, premier comique de la scène française. Cette « inconnue », idéal de nos grands hommes de lettres et de nos grands hommes d'Etat, il s'agit de la dégager des ténèbres présentes de l'esprit humain, à grands renforts de pensée et de raison, sans découragement ni désespérance, dût-on ne la découvrir jamais. Voilà une inconnue, messieurs, qui se fait bien tirer l'oreille.

Pourquoi tant chercher, philosophes à courte sagesse, une inconnue que vous ne trouverez jamais, à moins de revenir aux enseignements de ce petit livre, obstinément relégué par vous dans la poussière, depuis vos douze ans accomplis ? Vous vous révoltez à la pensée que l'homme a été conçu dans le péché, que de là viennent son ignorance et sa faiblesse ; et vos tâtonnements sans résultat, votre impuissance à découvrir un remède, sont le symptôme manifeste du mal que vous ne voulez pas avouer.

Aucun idéal n'égalera jamais les sublimes espérances que la religion nous fait concevoir. Un Dieu qui vient parmi nous pour guérir nos maux et dissiper nos ignorances, un ciel éternel où les âmes s'enivreront de vérité et de joie dans la vision de l'essence divine : cela vous étonne, vous donne le vertige, vous n'osez vous élever à cette hauteur, je le comprends. Mais dépouillez-vous donc de ce fol orgueil qui vous rapetisse et vous fait rapetisser toutes choses et Dieu lui-même, à votre mesure. Essayez, un instant, de vous façonner à la taille de celui qui nous a apporté la vraie mesure de l'homme. Entrez, au moins en passant, dans les vues de celui dont vous rejetez la lumière et les promesses, à qui vous croyez faire honneur en le tenant pour le premier des grands hommes, qui l'est en effet, et quelque chose de plus. Collez-vous à lui, cœur contre cœur, bouche contre bouche, pour essayer de pénétrer la pensée de ce Dieu qui meurt pour vous sur le Calvaire, qui vous attend en permanence dans l'Eucharistie. Alors, vous comprendrez l'amour incommensurable de Dieu pour les hommes et vous ne vous étonnerez plus ni de ses miséricordes, ni de ses promesses, ni de ses instances. Alors, vous fixerez vos regards avec confiance sur ces destinées magnifiques dont aucune conception du génie ne surpassera jamais la hardiesse.

Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres, disait Jésus-Christ aux incrédules de son temps. Les œuvres de Jésus-Christ remplissent le monde. Les hommes demandent à voir les boiteux marcher, les sourds entendre, les aveugles ouvrir les yeux, les muets parler. Ils veulent des signes dans le ciel, des choses qui frappent les sens ; et ils ne s'aperçoivent pas que Jésus-Christ a fait un miracle bien plus étonnant : il a ressuscité le monde, tombé depuis des siècles dans la décomposition de l'esprit et de la chair.

Cependant la bonté de Dieu a des condescendances pour la faiblesse de l'homme. Il n'y a pas une époque dans l'histoire de l'Eglise où le Dieu qui a créé le monde n'ait mit son apostille à l'Evangile en suspendant quelquefois, en faveur de ceux qui le prêchent, les lois de la nature ; pas un saint qui n'ait accompli au nom de Jésus-Christ des miracles aussi étonnants que ceux de Jésus-Christ lui-même.

Lourdes voit se renouveler dans notre siècle les scènes de l'Evangile. Les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient. Un seul miracle suffirait à attester la Divinité de la religion au nom de laquelle ils s'accomplissent ; et l'incrédulité moderne n'y trouve que matière à raillerie, une occasion de blasphème et de cécité plus profonde. Elle demande, avant de capituler, que tous les malades transportés à Lourdes soient guéris instantanément. Sinon, elle accuse la Vierge d'être « cruelle, mal renseignée, aussi dure et indifférente que l'impassible nature ». Si Dieu écoutait les vœux de l'incrédule, ce ne serait pas assez de guérir les maladies, il devrait supprimer la mort, exaucer tous ses désirs et lui accorder, dans cette vie, le bonheur qu'il promet dans l'autre.

Ce sont là les pensées d'une génération impie et sacrilège pour qui Dieu a eu des faveurs capables de ramener Tyr et Sidon, qui n'aura point d'autre miracle que le miracle de Jonas. Elle a eu, elle a encore, à Lourdes, un spectacle plus frappant que celui du paralytique se dressant tout à coup sur son grabat : c'est le spectacle de la foule qui demande le miracle, qui l'obtient et qui remercie. Comment assister à cette scène et ne pas sentir le souffle de Dieu qui traverse la multitude ? Comment écouter ces supplications, ces actions de grâces, et refuser de croire à la religion qui donne une âme à tout ce peuple ? Plus de vingt mille personnes pressées dans l'étroit espace qui sépare les piscines et la Grotte du Gave, tout un peuple à genoux, les bras suppliants, la voix pleine de chants, de prières et de larmes ; un appel confiant à un monde supérieur, une communication incessante entre le ciel et la terre ; un seul esprit, une seule âme réunissant cette multitude de volontés dans une même foi, dans un même amour, dans une commune attente ; et Dieu, visible pour tout ce peuple sous les espèces saintes, passant à travers les files serrées et laissant tomber sur elles un reflet du ciel, un signe de sa puissance, quel spectacle ! *O quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Dites-nous, hommes de gouvernement qui mettez votre salut dans les mailles étroites d'un texte de loi ou dans une savante organisation de la police ; et vous, politiques, dans des transformations sociales toujours attendues ; et vous, penseurs, dans un idéal qui s'évanouit chaque fois au beau moment où vous aller le décrocher du firmament de votre pensée, dites-nous si le spectacle de ce peuple en jouissance d'une certitude acquise, en possession d'une vérité dont les racines se perdent dans les origines du monde et dont le fruit se cueille dans une moisson éternelle, n'apporte pas à une société son bien le meilleur, le repos des intelligences et la paix des volontés ?

Si, témoins de cette grande scène, vous n'avez pas senti le calme se faire dans votre esprit, ni l'émotion monter à votre cœur, alors c'est que vous n'avez plus une âme humaine, une âme qui batte à l'unisson des autres âmes, capable de comprendre les saintes pensées, les nobles sentiments qui font la vraie grandeur et la dignité de l'homme. D'où vient cette déchéance ?

Satan, un jour, ayant tourmenté Dieu pour avoir l'âme d'un juste, contre lequel il essaya inutilement la puissance de ses artifices, apprit de Dieu lui-même la raison de son insuccès : « Job, mon serviteur, est un homme *simple et droit, craignant Dieu, fuyant le mal, ayant, jusqu'à aujourd'hui conservé son innocence.*

Politiques, penseurs, philosophes, avez-vous opposé la même défense aux artifices de l'ennemi ? Les faillis de la foi sont un peu comme l'hydropique dont l'évangile nous raconte la guérison ; son cas rappelle assez bien votre fait et le fait de ce pauvre pays que vous avez formé à votre image. *Fluxus carnis exuberans animæ gravabat officia*, dit saint Ambroise, *spiritus extinguebat ardorem.* En lui, la chair étouffait l'esprit, et l'exubérance d'un sang qui charriait des impuretés de toute sorte paralysait les fonctions de la vie.

Hydropiques au sens figuré, vous avez quitté le pain et le vin substantiels et vous vous nourrissez de viandes grasses qui engendrent des humeurs tuméfiantes dans lesquelles est absorbé et noyé tout ce que le baptême avait mis en vous de vie spirituelle et d'énergie divine. Vous inoculez le même mal aux autres, vous êtes cause que tout le peuple en souffre ; sous les apparences d'une santé prospère, il ne traîne plus qu'une âme rongée, une vie languissante. Et vous l'empêchez d'aller au médecin qui guérit, vous l'abandonnez aux ponctions des expérimentateurs ignorants. Mais le Christ qui a guéri l'hydropique un jour de sabbat, malgré les Pharisiens, et sans qu'il le demandât, aura égard à cette poignée de chrétiens, hommes simples, droits, craignant Dieu, qui le suivent ; il guérira aussi le peuple placé sur son chemin, et, parmi les Pharisiens qui le perdent, il y aura, je l'espère, plus d'un Nicodème.

L'abbé P. Moniquet.

NOUVELLES DE ROME

A propos des derniers incidents qui ont pu faire croire à une réconciliation entre l'Italie et le Saint-Siège, l'*Osservatore romano* parlant, en particulier, de l'interdiction faite aux catholiques de prendre part aux élections politiques, s'exprime de la manière suivante :

« Il est inutile de le répéter, le jugement à ce propos est réservé au Saint-Siège, lequel, en le proclamant et en le maintenant, est mû par des motifs d'ordre très élevé et non par des discours d'occasion. »

Rome, le 15 septembre.

Le Pape a fait une promenade dans le jardin du Vatican.

L'*Osservatore romano* confirme la nouvelle du prochain établissement d'une légation de la République argentine près le Vatican.

On lit dans une lettre de Mgr d'Hulst au *Courrier du Finistère* :

La fin du Comte de Paris a été celle d'un prince magnanime, d'un chrétien humble et soumis, d'un vrai fils de saint Louis. Aussi tous les cœurs français, même ceux que la politique sépare, se trouveront unis dans le sentiment d'un respect ému devant cette tombe que va recouvrir la terre d'exil ; et leur prières monteront en commun vers Dieu pour recommander à sa miséricorde l'âme noble et pure qui vient de quitter ce monde, après n'avoir donné que des exemples de vertu

Il y a des patrons qui n'osent, pour ainsi dire, parler religion à leurs ouvriers. Il en est d'autres heureusement qui se font un devoir de faire connaître leurs croyances, même dans les milieux les plus mauvais, et ce sont les plus estimés.

L'un de ces derniers, dirigeant une vaste exploitation industrielle, sur les bords de la Seulle, à 18 kilomètres de Caen, a fait placarder cet avis, dans ses chantiers : « On ne blasphème pas ici ».

Et l'on assure que le blasphème tend à disparaître, non seulement de ces chantiers, mais aussi du pays même, les ouvriers ayant compris la leçon.

ENTRÉE SOLENNELLE DE MONSEIGNEUR LATTY

A CHALONS-SUR-MARNE

Mgr Latty, nouvel évêque de Châlons-sur-Marne, a fait hier, à deux heures, son entrée solennelle dans la cathédrale. Après la lecture du mandement de prise de possession, il a reçu les chanoines à l'obédience. Une foule nombreuse assistait à la solennité. Après la cérémonie religieuse, Mgr Latty a reçu dans les salons de l'évêché toutes les autorités civiles et militaires.

Une réunion était organisée hier, à Mâcon, pour protester contre la rupture des relations commerciales entre la France et la Suisse. M. Chamussy, président de la chambre de commerce de Mâcon-Charolles-Tournus, présidait l'assemblée. M. Jules Roche, ancien ministre du commerce, a pris le premier la parole. L'orateur proteste contre la doctrine du « chacun chez soi, pour soi et de soi ». Il conclut à la nécessité de rétablir les relations commerciales entre la France et la Suisse. Ce discours est vivement applaudi. M. Numa Droz prend ensuite la parole au nom des Suisses et se prononce dans le même sens.

D'autres discours ont encore été prononcés par M. Poirier, sénateur de la Seine, et Ricter Bodner, président de la société commerciale de Zurich.

A propos d'un incident qui se serait produit à Albi, à la retraite ecclésiastique, et que nous avions signalé, après plusieurs journaux, et sous d'expresses réserves, le *Monde* reçoit une lettre de laquelle il résulte que le prédicateur de la retraite était le R. P. Soufflet, Rédemptoriste, et non le R. P. des Fourniels, que l'incident en question s'est produit à propos d'une conférence de ce dernier, sur l'œuvre projetée de la *Croix Régionale* à Toulouse ; qu'au fond, le conférencier et l'interrupteur étaient d'accord et que M. le vicaire général n'a pas eu de peine à rétablir l'ordre qui n'a pas été réellement troublé.

UNE REVENDICATION

Interviewé par un journaliste, le secrétaire du prince Victor, autorisé par le prince, a dit que ce dernier avait suivi avec respect et tristesse la longue agonie du Comte de Paris. Il a ajouté, parlant de la *monarchie traditionnelle et nationale :*

Traditionnelle si l'on veut, nationale, jamais, si l'on entend par ces mots une monarchie ayant des racines dans les parties les plus vives et les plus profondes de la nation. Le duc d'Orléans a le droit de se réclamer de l'hérédité. Depuis la démarche de 1873, depuis la fusion, la maison d'Orléans n'est même plus l'héritière de la « meilleure des Républiques » de 1830, elle est simplement la continuation de la Restauration et ne s'appuye plus que sur le droit divin.

La doctrine de la monarchie traditionnelle est une théorie politique soutenable. Elle a pour elle la longue suite de rois dont nul ne peut méconnaître le grand rôle dans l'histoire du pays. Mais elle a pris fin au jour de la Révolution pour laisser la place à un droit d'origine encore plus divine, au droit populaire. La monarchie *traditionnelle* pouvait être de droit divin, mais la monarchie *nationale* ne doit et ne peut être que plébiscitaire. Le seul prince qui puisse se réclamer de cette forme moderne du droit monarchique, le seul qui puisse s'appuyer sur ce principe qui est, non pas un *postulatum* hypothétique, mais une base inébranlable, c'est le prince dont la famille a été autorisée à tant de reprises par des millions de suffrages, et qui lui-même a pris pour devise et pour règle cette formule nette et simple du prince impérial : « Le plébiscite, c'est le salut et c'est le droit. »

Nous ne discuterons pas cette comparaison donnant aujourd'hui ces déclarations à titre documentaire. Mais nous citerons encore le passage de cette interwiev, où on nous dit comment le prince Victor comprend l'action.

On dit, dans certains milieux, que le duc d'Orléans « agira ». Dans l'entourage des princes, il est bien souvent question d'action. Mais les avis se partagent dès qu'il s'agit de discuter les modes d'action. Le comte de Paris a agi le jour où il a associé son parti au boulangisme militant, ce qui était, d'ailleurs, un contre-sens absolu ; il était en effet, difficile d'allier ensemble deux principes plus opposés que le monarchisme doctrinaire et bourgeois et la dictature militaire. Ceux-là mêmes qui conseillaient l'action ont été les premiers à blâmer ensuite le comte de Paris d'avoir agi. L'action, on peut l'entrevoir, aux débuts d'une carrière de prétendant. On peut espérer forcer la fortune et violenter le destin. Mais on ne tarde pas à se dire qu'à côté des espérances d'une dynastie ou des légitimes mais impatientes visées des partisans, il y a la patrie, il y a la France, et l'on reconnaît que le meilleur moyen d'être utile à cette patrie, qu'on a pour premier devoir de servir, c'est de se tenir toujours prêt à répondre à son premier appel, en s'en rapportant pour l'heure à sa justice, à son bon sens et à ses souvenirs.

Le duc d'Orléans comprend la situation autrement puisque, à en croire M. Arthur Meyer, il a dit deux fois au duc d'Aumale « qu'il se ferait casser la tête » plutôt que de supporter l'exil.

LES FÊTES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Thonon, le 15 septembre.

Les travaux de décoration publique qui étaient continués hier jusque dans la nuit ont recommencé ce matin avant le lever du jour et avec un redoublement d'ardeur. On assiste à la transformation d'une ville en un jardin immense, où se dressent des édifices de verdure et de fleur. Il n'y a plus d'autre commerce que celui qui est nécessaire à la nourriture et au logement des pèlerins Ceux-ci arrivent en troupes compactes. Pour vous donner une idée de l'affluence, il suffira de dire que, d'Annemasse et des environs, 14,000 personnes sont en route. La foule descend des vallées de Bonneville et de Saint-Julien. Les Suisses viendront également, amenés par train spécial et par bateau spécial. A Rive, qui est le port de Thonon, les pêcheurs ont élevé un arc de triomphe composé de rames et de filets.

Ce matin a été célébrée la messe pontificale. Mgr Deruaz, évêque de Lauzanne et de Genève, officiait, assisté de son aumônier et de M. l'aumônier des Frères. Mgr Hautin, Mgr Turinaz, Mgr Philippe, Mgr Pacolat, étaient présents dans le chœur Le lutrin chante avec un ensemble parfait. Le R. P. Messelod, des missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, remplace dans la chaire Sa Grandeur Mgr Bouvier, qui malheureusement n'a pu se rendre aux fêtes. L'orateur déploie son grand talent qui est fait des dons les plus variés. Avec chaleur, en termes délicats et puissants, il définit le caractère essentiel de la manifestation et le rôle merveilleux rempli par saint François. Il parle de la reconnaissance due à l'apôtre et si ardemment manifestée par la population. La liaison qui existe entre l'apostolat de saint François et les plus glorieux souvenirs historiques du Chablais fournissent au R. P. Masselod un thème qu'il développe suivant les proportions les plus justes. C'est un maître de la parole. Il a la prestance imposante, la voix forte et harmonieuse. Son langage coloré est plein de mesure. Je suis embarrassé pour rendre hommage à l'orateur qui a loué de la manière la plus délicate et la plus aimable la presse catholique ; cependant je dois dire que l'assistance était enthousiasmée.

La bénédiction solennelle, donnée par les Evêques, a terminé la magnifique cérémonie.

Le départ des pèlerins pour le sanctuaire des Allinges est fixé à une heure et demie. La place du château est le point de rendez-vous. De tous les côtés, la foule arrive. Une masse d'ecclésiastiques non revêtus de leurs ornements pour la facilité de la marche, prennent la tête du cortège, qui s'organise de lui-même. Impossible d'évaluer le nombre de personnes présentes. C'est tout un peuple en promenade. On va d'un pas rapide. La course ne demande pas moins de deux heures. Elle s'accomplit dans la plus grande simplicité et avec beaucoup d'ordre.

Une large route conduit jusqu'au pied de la colline des Allinges, ensuite il faut se servir de plusieurs sentiers assez raides. Cette colline, haute de 650 mètres, est charmante. Elle se détache de la plaine comme un vaste décor posé au milieu d'elle. En arrivant, on savoure une vue grandiose : tout le Chablais, Thonon avec sa baie, le lac, la pointe d'Yvoire à gauche, la pointe de Ripailles à droite sont étendus sous nos yeux. La colline se continue vers l'Ouest par la petite chaîne de la Maladière. Au sommet se trouvent les restes du château-fort, des pans de murs et de grandes portes. C'est de là que saint François de Sales, entreprenant son œuvre héroïque, contemplait en pleurant le spectacle de la religion deux fois dévastée. La chapelle dans laquelle l'apôtre commença sa prédication, la première fois, devant sept auditeurs, a été conservée. Elle est petite et massive à peine éclairée par d'étroites fenêtres, ornée seulement de bénitiers creusés dans la pierre même. Un petit reliquaire y est gardé. A côté et pendant près de 40 ans a vécu un pieux chapelain, le Père Anthonioz, qui est mort il y a quelques années et dont le corps est enterré dans les ruines mêmes. Mgr Philippe, évêque de Lari, vien souvent faire un séjour dans la pauvre demeure du Saint.

Pour que cette lettre vous arrive à temps demain matin, je la termine avant le retour de ce pèlerinage, qui est propre à la paroisse de Thonon. Chaque année, deux à trois mille personnes y prennent part. Cette fois, l'ensemble des paroisses voisines est réuni. On voit descendre les montagnardes portant de grands chapeaux de paille blancs, ornés de longs rubans de toutes couleurs.

Au moment où je vous écris, le soleil, qui n'avait point paru hier, se montre enfin. Les nuages se dissipent. Le bleu du ciel se reflète dans le lac paisible et souriant. Partout se manifestent la joie et la confiance, dans un épanouissement de ferveur et d'amabilité.

Ce soir le signal de la fête de demain sera donné aux montagnes voisines. Il ne sera pas banal : sur le lac, à une assez grande distance de la rive, on a disposé un radeau de 100 mètres carrés chargé de mille fagots et de tonneaux de pétrole entourés de sciure de bois. On mettra le feu à cet amoncellement ; et des alentours répondront de joyeux incendies !

Eugène Tavernier.

Nous recevons le télégramme suivant :

Thonon, 16 septembre.

Plus de six mille personnes sont montées aux Allinges. La fanfare des Frères a fait entendre plusieurs morceaux religieux qui ont été fort bien exécutés. Les fidèles ont chanté plusieurs cantiques. Au sommet des Allinges, en présence de tous les évêques venus pour les fêtes de saint François de Sales, le R. P. Plantaz a prononcé une allocution fort éloquente.

Une foule immense assistait au salut et à la bénédiction. Hier soir, toute la montagne était illuminée.

Ce matin, à 9 heures 30, a eu lieu à travers la ville une solennelle procession. Les évêques y assistaient et un défilé imposant a eu lieu sur le seuil de l'église.

Le saint sacrifice de la messe a eu lieu en plein air. Mgr Farinaz, évêque de Nancy, a prononcé un sermon ; le chant du Credo a été entonné par toute la foule. Des hymnes et des cantiques ont été chantés par les fidèles

La multitude étant innombrable, la bénédiction a été donnée par les évêques du haut d'une estrade.

Le beau temps ajoute un nouvel éclat à ces fêtes inoubliables.

Eugène Tavernier.

UN RÉQUISITOIRE

contre la Franc-Maçonnerie

Nous avons donné la lettre de M. Margiotta, le franc maçon converti, au F.·. Lemmi ; voici maintenant une lettre de M. Margiotta à miss Vaughan, l'adversaire implacable dudit Lemmi ; elle est doublement intéressante en ce qu'elle donne des détails sérieux sur la franc-maçonnerie et fait connaître comment M. Margiotta a été ramené à la foi chrétienne :

IL PLEUT SUR LE TEMPLE

En même temps qu'il nous faisait les déclarations que notre directeur vient de commenter, M. Margiotta adressait son livre à miss Diana Vaughan, la grande-prêtresse des Palladistes, avec la lettre ci-après. C'est un vigoureux réquisitoire dirigé contre la Maçonnerie

par un de ses anciens chefs. A ce titre, le document est précieux.

PAROLES D'AMITIÉ ET DE RAISON

A MISS DIANA VAUGHAN, Ex-Grande-Maîtresse du Parfait Triangle *Phébéla Rose*, de New-York.

Ma chère amie,

Ce volume, — j'ai pris mes mesures pour qu'il vous parvienne, sans que son envoi dévoile votre retraite, — vous confirmera ce que je vous ai fait dire : *je me suis converti.*

Ne protestez pas, et écoutez mes explications.

Vous savez combien je vous suis dévoué et avec quel zèle je me suis employé, en Italie, à seconder vos courageux efforts dans votre lutte contre l'infâme Adriano Lemmi.

Dès que vous avez levé l'étendard de la révolte avec Palacios et Graveson, les maçons italiens antilemmistes ont constitué une Fédération nationale des loges indépendantes, avec suprême conseil général à Palerme ; et nous avons répandu dans toute la péninsule, — moi personnellement, autant qu'il m'a été possible, — la voûte de protestation du comité permanent de Londres, ce document si vibrant d'indignation et si flétrissant pour l'intrus du palais Borghèse.

Vous reconnaissez, n'est-ce pas ? que toujours j'ai agi en maçon honnête. Réglant ma conduite sur la vôtre, j'étais fidèle à l'orthodoxie; j'avais à cœur de faire triompher la cause de Charleston ; je ne voyais alors qu'une chose : à tout prix il fallait sauver la maçonnerie de la direction suprême d'un voleur, il fallait éviter aux triangles la *lutea periclitatio*, l'épreuve boueuse.

Maintenant, je vous demande, ma chère amie : *est-ce que nous ne nous trompions pas gravement, vous, moi, tous nos collègues, frères et sœurs en indépendance ?*

Oh! pas au sujet d'Adriano-Simon, bien entendu !...

Nous avions le bon droit, l'équité, l'honnêteté pour nous ; je parle ici, en ne nous plaçant pour l'instant qu'au point de vue de la justice en maçonnerie. Ce sont nos adversaires qui ont violé les grandes constitutions du palladium, qui ont fraudé les scrutins, et qui, — vous le savez encore mieux que moi, — n'ont pas reculé devant le crime pour empêcher de venir au convent souverain plusieurs délégués opposés à leurs perfides projets. Du côté de vous et de tous vos amis, il n'y a eu, au contraire, que loyauté et observation rigoureuse de la loi suprême de l'ordre.

Eh bien ! malgré le bon droit maçonnique, qui a triomphé dans la haute-maçonnerie ? — Le voleur.

Grâce à la combinaison Findel, qui a vaincu les résistances des maçons honnêtes ? — L'assassin.

Car c'est pour nous une défaite écrasante; vous l'avez écrit vous-même en toutes lettres, lors de votre démission : « *Il y aurait grande illusion* « *à ne pas s'avouer la défaite ; la vraie maçonnerie* « *est morte ; entendez les acclamations à la gloire* « *du crime pontifiant! ce sera là toute l'oraison* « *funèbre de l'assassinée !* »

Partout on s'est incliné devant l'affreux juif livournais, malgré qu'on ait reconnu partout qu'il était l'élu de la corruption et de la tricherie. Graveson lui-même s'est rallié, « pour ne pas prolonger, a-t-il dit, un schisme qui réjouissait les cléricaux »; et Palacios, sans doute à contre-cœur, a déclaré ne pas faire opposition au vote des provinces triangulaires, ratifiant le projet de transaction imaginé par Findel et adopté provisoirement au Souverain Directoire administratif de Berlin ; à contre-cœur, dis-je, mais enfin il s'est incliné, lui aussi.

En face de Lemmi, reste seulement la Fédération italienne, qui marche sous la bannière de Figlia; et même, tant la victoire du scélérat est complète, le Suprême Conseil de Paris et le Grand Orient de France, ayant à choisir entre le groupe de Figlia, composé de maçons amis de leur patrie, et Lemmi et ses acolytes, qui en sont les ennemis jurés, n'ont pas eu la pudeur de profiter de cette circonstance pour se séparer de l'intrus du palais Borghèse ; au contraire, eux maçons français, ils se déclarent pour les maçons italiens gallophobes, ils reconnaissent l'autorité du voleur de Marseille, de ce bandit qui a inscrit dans le programme politique de la haute-maçonnerie un nouveau démembrement de la France, et ils ont refusé formellement, parce que Lemmi le leur a défendu, de constituer des garants d'amitié auprès des Suprêmes Conseils qui ont élu Figlia pour chef.

Aussi, Lemmi a dit que la rébellion de Palerme est sans importance, et que, une fois l'agitation calmée, Figlia restera presque seul, « avec une poignée de moucherons dans la main ».

Donc, la victoire d'Adriano Simon est complète.

Or, ma chère amie, réfléchissez, interrogez votre conscience, comme moi je l'ai fait. Si Lucifer est vraiment le Dieu-Bon et l'*Excelsus Excelsior*, comment et pourquoi, dans sa providence toujours vigilante pour les intérêts de sa chère franc-maçonnerie, en aurait-il assuré la direction suprême à un méprisé personnage qui est le dernier des coquins ? — Non, miss, vous aurez beau déclarer vos croyances inébranlables, malgré la honte des faits récents qui ont causé votre démission ; non, vous ne pourrez pas à la fois proclamer la bonté et la toute-puissance du Grand Architecte de l'univers et expliquer sa prédilection si marquée par Adriano Lemmi.

Voilà ce que je me suis dit, chère amie, et c'est le calme examen de la situation qui m'a fait douter de l'excellence du dieu du palladisme. Puis la lumière a éclairé, illuminé tout à coup mon âme, et j'ai vu — oh ! ne vous fâchez pas ! — Lucifer et son vicaire en tout se ressemblant. N'est-ce pas lui qui du temps même de Pike, inspirait tout, dirigeait tout ? Ne dites pas non. Et, à part le fait que Pike a sacrifié d'abord beaucoup de son argent à sa cause, tandis que Lemmi vole même les maçons, où est la différence pour tout le reste ?

Je vous en conjure, vous qui êtes bonne au plus haut degré, vous dont le cœur a toujours débordé de la vraie charité la plus ardente, réfléchissez. La vérité, je l'ai comprise : c'est que le Dieu des catholiques est le seul vrai Dieu ; c'est que Lucifer, loin d'être son rival qui l'enchaînera un jour en Saturne (mensonge du *Livre Apadno*), n'est que l'archange déchu, selon la tradition véridique de la Bible; qu'il ne fait que ce que le seul vrai Dieu lui permet de faire ; et que, lorsque le Tout-Puissant Dieu des catholiques lui lâche la bride pour donner aux hommes plus de mérite à gagner le ciel, il cède à ses mauvais instincts, à sa méchanceté ; et c'est alors qu'il montre son âme noire éternellement damnée, en se complaisant à favoriser le triomphe des Lemmi.

Oui, c'est Dieu qui, en voyant la haute-maçonnerie s'agiter et préparer le convent secret du palais Borghèse, a dit à Satan : « Fais ce que tu veux »; et Lui, il a donné le souverain pontificat de son occulte église à l'homme qui était le plus pervers, le plus indigne, le plus criminel. Voilà la logique des faits qui se sont passés, Dieu, le seul vrai Dieu, a permis cela, pour que la maçonnerie se montre bien telle qu'elle est, pour que la turpitude de sa direction éclate à tous les yeux, et pour que les égarés honnêtes s'en retirent et reviennent à la vérité.

Reconnaissant mon erreur, je l'ai abjurée avec joie devant le Saint-Office, et je vous assure, ma chère amie, que j'ai eu la conscience soulagée d'un lourd poids. Au Vatican, les cardinaux Rampolla et Parocchi m'ont fait le meilleur accueil ; depuis, j'ai fait une retraite chez des religieux qui sont les vivants modèles de toutes les vertus; le bon évêque de Grenoble m'a dirigé dans la voie de la réparation, en me prodiguant les conseils de la grande connaissance des âmes et ces encourageantes paroles qui donnent la paix.

Oh! chère amie, si vous le connaissiez, ce saint évêque, si, dans un sentiment d'abandonner un moment tout parti-pris, vous vouliez mettre le pied sur vos scrupules et venir entendre la voix qui sait si bien convaincre, j'en suis sûr, vous comprendriez qui est le Saint des Saints, à votre tour ; vous vous prosterneriez devant notre Créateur, notre Père, qui, Lui, ne veut que notre bien. Quelle allégresse vous donneriez à toutes les pieuses âmes qui prient pour vous, qui ont prié pour moi, et à qui je dois l'inoubliable bienfait de ma conversion !

De tout mon cœur, je souhaite, ma bonne et chère amie, que le vrai Dieu, par vous et par moi ensemble si longtemps méconnu, daigne faire briller aussi devant vos yeux la lumière pure et éblouissante de la vérité. Et dans ce doux espoir, je vous serre bien cordialement la main, vous priant d'agréer une accolade fraternelle, non plus l'accolade maçonnique, mais celle qui unit tous les humains à notre divin Maître.

Votre ami sincère et ancien F∴.

Professeur DOMENICO MARGIOTTA.

Un Avis

Nous recevons et nous nous empressons d'insérer l'avis suivant :

Plusieurs prêtres ont reçu une circulaire qui se recommande de l'OEuvre Expiatoire. Nous déclarons formellement que l'OEuvre n'est mêlée à aucune combinaison financière, qu'elle n'a jamais patronné, qu'elle ne patronne aucune affaire commerciale. Nous protestons d'avance contre toute affirmation ou insinuation de ce genre qui pourrait se produire, et, à cette occasion, nous prions le public et surtout le clergé de regarder comme étranger à l'OEuvre tout ce qui n'est pas signé du Directeur.

P. BUGUET, *directeur.*

NOUVELLES POLITIQUES

La santé de M. Charles Dupuy

Le bruit courait hier qu'une certaine aggravation s'était produite dans l'état de santé de M. Ch. Dupuy. Ce bruit n'est pas fondé et, des renseignements qui nous ont été donnés au ministère de l'intérieur, il résulte au contraire que la santé du président du conseil s'améliore chaque jour.

Le monument du président Grévy

On mande de Poligny au *Petit Parisien* :

Le préfet du Jura, entouré des sénateurs et députés du département, présidera, le 30 courant, l'inauguration du monument élevé à Mont-sous-Vaudrey à M. Jules Grévy.

De grandes fêtes auront lieu ce jour-là.

Le monument est composé d'un socle en forme pyramidale en pierre du Jura, avec cette inscription :

« A Jules Grévy, ancien président de la République, 1807-1891. »

Le socle est surmonté du buste en bronze de M. Grévy, d'après Carrier-Belleuse.

Les Ralliés

On lit dans le *Figaro :*

Nous avons cité M. le marquis de La Ferronnays, député de la Loire-Inférieure, parmi les assistants de la cérémonie de Weybridge et de la réception de Grosvenor-Hotel. L'éminent député nous demande de rectifier la seconde partie de notre information qui est inexacte.

Le marquis de La Ferronnays s'est rendu, en effet, aux funérailles de Mgr le Comte de Paris qu'il aimait profondément et qu'il avait si longtemps servi avec toute l'ardeur de son profond dévouement : mais il s'est abstenu d'assister à la réunion de Grosvenor-Hotel où Mgr le duc d'Orléans devait faire acte de prétendant.

Cette rectification a, on le voit, une importance politique considérable puisqu'elle fixe, sans aucun malentendu possible, l'attitude d'un des membres les plus en vue du groupe conservateur indépendant de la Chambre, que l'on appelle parfois le groupe des ralliés.

L'élection de Nogent

Les groupes du Parti ouvrier de Romilly, Palis et Marigny-le-Chatel, qui ont soutenu la candidature du citoyen Pedron, viennent d'adopter la déclaration suivante :

Les groupes du Parti ouvrier de l'arrondissement de Nogent, après avoir étudié la situation électorale, telle qu'elle ressort du scrutin du 9 septembre, félicitent chaleureusement les 1,183 citoyens qui ont affirmé le principe socialiste sur le nom d'un travailleur, le citoyen Pedron ; signalent les excellents résultats obtenus dans les communes où des travailleurs sont organisés sous la forme de groupes d'études et de propagande socialiste.

Les groupes considérant que les résultats du premier tour de scrutin ne permettent pas d'espérer le triomphe de la candidature ouvrière, déclarent retirer purement et simplement cette candidature et s'en rapportent aux électeurs du soin d'apprécier quelle attitude ils doivent prendre au scrutin de ballottage.

Vive le Parti ouvrier !

Vive la révolution sociale !

Les groupes :

L'Action de Romilly, l'Equité sociale de Marigny-le-Châtel, le Réveil social de Palis.

Les royalistes

Nous recevons du « bureau des royalistes » la communication suivante :

Les royalistes de Paris ont décidé de faire célébrer, à Paris, un service funèbre pour le repos de l'âme de monseigneur le comte de Paris. Ce service solennel aura lieu à l'église de la Madeleine le jeudi 20 septembre, à dix heures.

Des messes seront demandées pour le même jour et à la même intention dans toutes les églises de Paris, à Neuilly et à Saint-Denis.

Les adhésions et souscriptions peuvent être adressées à M. de Fallin, secrétaire du bureau des royalistes de Paris, 62, rue de Caumartin.

D'autre part, la *Correspondance nationale* publie la note suivante :

M. le comte d'Haussonville a prié Monseigneur le duc d'Orléans de le relever des fonctions que Monseigneur le comte de Paris lui avait fait l'honneur de lui confier.

Monseigneur le duc d'Orléans a accepté la démission de M. le comte d'Haussonville en le remerciant chaleureusement de la façon dont il avait servi son père.

Le Prince n'a pas l'intention de pourvoir au remplacement de M. le comte d'Haussonville.

M. Dufeuille avait offert également sa démission à Monseigneur le duc d'Orléans, qui lui a demandé de rester à la tête du bureau de correspondance et de renseignements de la rue Saint-Honoré.

M. Dufeuille a accepté.

M. Flandin, député de l'Yonne, reprendra dès la rentrée son projet de loi tendant à la réglementation des interpellations. Un certain nombre de députés lui ont promis leur concours pour faire aboutir la proposition. Une des dispositions de celle-ci sera l'autorisation préalable de quatre bureaux de la Chambre pour que l'interpellation puisse être développée à la tribune.

La délégation de la commission extra-parlementaire de la marine quittera Paris le 20 septembre pour commencer son enquête; sa première visite sera pour le port de Cherbourg.

On a prétendu que la commission extra-parlementaire serait invitée, par la voie parlementaire, à déposer son rapport général avant la discussion du budget de la marine. Mais le gouvernement ne peut savoir quelles seront, à la rentrée des Chambres, les motions qui pourront émaner de l'initiative parlementaire.

Au surplus, il semble difficile que la commission extraparlementaire puisse déposer un rapport général, alors qu'elle n'a pas encore terminé l'examen des vastes questions d'étude soumises à son examen.

A travers la Presse

Le cas de M. Robin

M. Faillet, le rapporteur de la Commission de Cempuis, a dit à un interview :

— Aux yeux de la Commission, M. Robin demeure toujours le directeur de l'orphelinat Prevost, de Cempuis.

— Voilà qui est parfait! mais avez-vous les moyens de le réintégrer à son poste?

— Non. Et il est probable que si M. Robin retournait à l'orphelinat, le commissaire de police interviendrait. Nous ferons donc mieux d'attendre un peu et de discuter le cas à la première séance du Conseil général, qui aura lieu du 10 au 15 octobre. Un vote favorable de toute l'assemblée nous donnera plus de force.

— Etes-vous sûr d'obtenir ce vote?

— Aussi certain que je vous parle en ce moment.

— C'est entendu. Mais aurez-vous, après le vote, plus que maintenant, la facilité de rendre justice à l'ex-directeur de Cempuis?

— J'ignore ce que fera le gouvernement. Mais comme nous sommes décidés à défendre nos droits et que nous tenons la queue de la poêle, si la préfecture de la Seine maintient la révocation de notre protégé, nous nous vengerons en mettant les rieurs de notre côté.

— Comment cela?

— Oh! c'est bien simple! L'orphelinat de Cempuis étant absolument gratuit pour les enfants qui y sont élevés, nous supprimerons du jour au lendemain l'immense subvention que nous donnons à cet établissement.

L'Hymne à Satan

Dans sa lettre à M. Lemmi, M. Margiotta fait allusion à l'Hymne à Satan, œuvre du poète Carducci, sénateur italien, fort populaire dans les loges italiennes; la *Patrie* publie la traduction intégrale de ce morceau plus qu'étrange :

1. A toi, Principe immense de l'être, matière et esprit, raison et sens;

2. Pendant que dans les coupes le vin scintille, comme l'âme au fond de la prunelle ;

3. Pendant que sourient la terre et le soleil, en échangeant des paroles d'amour ;

4. Tandis que partout, venant des montagnes, court un frémissement de secret hyménée, et que palpite la plaine féconde ;

5. Vers toi, ô Satan, mon vers hardi s'élance ; je t'invoque, tu es le roi de notre festin !

6. Arrière ton goupillon, prêtre ! arrière ta psalmodie !... Non, prêtre, Satan ne retourne pas en arrière !

7. Vois : la rouille ronge l'épée mystique de Michel et le fidèle archange est déplumé;

8. Il dégringole dans le vide, Michel ; la foudre s'est glacée dans la main de Jéhova.

9. Semblables à de pâles météores, à des planètes éteintes, les anges tombent comme pluie, du haut des firmaments.

10. Dans la matière qui jamais ne se repose, Satan, roi des miracles de la nature, Satan seul vit.

11. C'est lui qui nous anime; c'est lui qui règne dans la lueur tremblante d'un œil noir.

12. Soit que languissant, il se dérobe et résiste, soit que vif et plein de désir, il provoque et presse.

13. C'est lui qui brille dans le joyeux sang des grappes, par qui la prompte gaieté ne languit pas.

14. Lui qui restaure la vie fugitive; qui repousse la douleur, qui met l'amour au cœur.

15. C'est toi, ô Satan, toi qui respires dans mon vers, quand il s'échappe de mon sein.

16. Défiant le Dieu des pontifes criminels, des rois sanglants ; et comme d'un coup de tonnerre, tu ébranles les âmes.

17. Grâce à toi, vécurent Agramant, Adonis, Astarté ; tu mis la vie dans le marbre des sculpteurs, dans la toile des peintres, dans le papier des poètes.

18. Au temps où les brises sereines de l'Ionie burent la Vénus Anadiomène.

19. Vers toi frémirent les cèdres du Liban, lorsque ressuscita l'amant de la douce Cypris ;

20. Vers toi s'élancèrent les danses et les chœurs ; vers toi montèrent les soupirs des candides et virginales amours.

21. A travers les palmiers odoriférants de l'Idumée, où sur le rivage blanchissent les écumes cypriennes.

22. Eh ! que t'importe, ô Satan, la barbare fureur nazaréenne des agapes du rite obscène !

23. Que t'importe que l'ennemi ait brûlé jadis tes temples avec la torche sacrée, et qu'il ait jeté par terre, éparses, les statues d'Argos !

24. La plèbe, au souvenir reconnaissant, t'a recueilli, exilé, parmi les dieux lares, dans ses chaumières.

25. C'est alors que, gonflant d'amour un sein de femme palpitant, tu fis surgir une inspirée ardente ;

26. Tu suscitas la sorcière, pâle d'une éternelle angoisse, et tu la vouas à secourir la nature humaine malade.

27. C'est toi encore, qui, à l'œil immobile de l'alchimiste, au regard du Mage indomptable.

28. Au delà des grilles du cloître engourdi, révélas les éblouissants cieux nouveaux.

29. Te fuyant jusque dans les choses, le moine triste se cacha au fond de la Thébaïde.

30. O âme égarée de ton chemin, Satan est bon pour toi et malgré toi ; voici qu'il te donne Héloïse.

31. En vain, pauvre fou, tu te macères dans l'âpre cilice ; le vers de Virgile et d'Horace te poursuit de son doux murmure ;

32. Et tu l'entends, malgré toi, à travers les plaintes lugubres et le chant funèbre de David;

33. Et, formes delphiques surgissant à côté de toi, formes roses au milieu de l'horrible compagnie noire, se glisse Lycoris, se glisse Glycère.

34. Alors, la cellule sans sommeil se peuple d'autres images, d'un âge plus beau.

35. Lui, Satan, avec les pages de Tite-Live, il réveille les ardents tribuns, les consuls, les foules frémissantes ;

36. Il les réveille; et exalté d'orgueil italien, il te chasse, ô moine, sur le Capitole.

37. Et vous, que les flammes furieuses du bûcher ne purent étouffer, voix fatidiques de Wickleff et de Jean Huss.

38. Confiez à la brise votre cri qui réveille les peuples ; le siècle se renouvelle, les temps sont accomplis.

39. Voilà que déjà tremblent mitres et couronnes; du cloître même, sort grondante la rébellion.

40. Oui, la révolte sort du cloître ; elle combat et prêche, sous la robe du frère Jérôme Savonarole.

41. Martin Luther, lui aussi, a jeté bas son froc, rejette tes chaînes, pensée humaine !

42. Brise tes liens, pour briller et fulgurer, ceinte de flammes ; et toi, matière, relève-toi ; Satan a vaincu !

43. Bel et horrible monstre, il se déchaîne, il parcourt les océans, il parcourt la terre ;

44. Eclatant et fumeux comme les volcans, il franchit les monts, il dévore les plaines;

45. Il vole par dessus les abîmes ; puis, il pénètre dans des antres inconnus, à travers les routes profondes;

46. Et il en sort ; et indompté, de rivage en rivage, comme du sein d'un tourbillon, il pousse son cri ;

47. Comme du sein d'un tourbillon, son souffle s'épand ; il passe, ô peuples, Satan le Grand!

48. Il passe, bienfaisant, de pays en pays, sur son char de feu que rien ne peut arrêter.

49. Salut, ô Satan, ô rébellion, ô force vengeresse de la raison !

50. Que montent sacrés vers toi notre encens et nos vœux! Satan, tu as vaincu le Jéhovah des prêtres !

M. Arthur Meyer prend manifestement la tête de la presse royaliste. Il devient, il est même déjà, l'homme de la situation. Il faut donc s'arrêter aux articles qu'il donne au *Gaulois*. C'est pourquoi nous citons quelque chose de « ses impressions » sur le duc d'Orléans :

A Clairvaux, M. le duc d'Orléans était encore imberbe ou peu s'en faut, avec cette vigueur forte et vermeille de la vingtième année. Je l'ai à peine reconnu derrière le char funèbre de M. le comte de Paris, tant il est grand, élancé, svelte, souple et vigoureux à la fois. Il marchait les bras croisés, regardant fixément devant lui, en proie à une émotion profonde, mais d'une allure ferme, le regard d'une netteté dominatrice, une ride se dessinant singulièrement sur son front quand quelque chose lui faisait obstacle.

Le soir, au Grosvenor-Hotel, quand il est apparu entre le duc de Luynes et le duc Decazes, tout le monde a eu la même impression de grandeur, de force, de volonté, de décision. Moins pour être sûr de sa parole que pour ne pas paraître un discoureur, il a lu son allocution comme un souverain lit le discours du trône, et il l'a lue d'une voix nette, vibrante, absolue, vous faisant entrer comme un ordre, dans les oreilles, chaque mot essentiel.

Evidemment, la qualité maîtresse de M. le duc d'Orléans est la résolution

Mais, Monsieur le duc d'Orléans possède aussi la qualité de l'opportunité.

Quand il embrasse par quatre fois le vénérable M. Bocher, il témoigne simplement de sa gratitude pour le plus ancien et le plus fidèle serviteur de sa Maison ; mais quand il donne l'accolade à M. le duc d'Audiffret-Pasquier, à M. Buffet et au général de Charette, c'est pour honorer dans les premiers les idées libérales et conservatrices, dans le troisième les idées chevaleresques que ces personnages éminents ont honorées par leur valeur ou par leurs talents, et il n'est personne dans l'assistance qui n'ait compris le sens de ces accolades. De même, nous tous journalistes qui étions présents, nous nous sommes sentis honorer par la particulière marque de bienveillance que Monsieur le duc d'Orléans a donnée à M. Edouard Hervé.

A chacun de nous qui lui était présenté par M. le comte d'Haussonville, il a dit le mot qu'il fallait, et il l'a dit, sa parole s'animant et son œil s'éclairant du plus charmant sourire.

Depuis mon retour à Paris, j'entends demander ce que Monsieur le duc d'Orléans fera demain.

Monsieur le duc d'Orléans fera ce que les circonstances lui diront de faire. Pour agir, il faut l'occasion d'agir. Mais, en mon âme et conscience, j'ai la certitude qu'il ne perdra aucune occasion d'agir.

De sorte que je reviens de Stowe-House plus convaincu de la restauration de la monarchie que je ne suis revenu de Frohsdorf ou de Chislehurst, et je suis plus convaincu parce que je n'ai pas encore vu tant de virilité, tant de confiance en son étoile, tant de résolution, tant d'audace unie à plus de sentiment du devoir ni à plus de sagesse. Pour donner une idée de cet extraordinaire tempérament, je terminerai par une anecdote que j'ai entendue à Londres et qui montre tout ce qu'on doit attendre d'un tel prince.

Comme après la mort de Monsieur le comte de Paris, Mgr le duc d'Aumale était monté dans les appartements de Monsieur le duc d'Orléans pour lui apporter ses consolations, le jeune Prince, fondant en larmes, s'écria :

— Mon pauvre père meurt dans l'exil et de l'exil. C'est l'exil qui l'a tué. Tout, tout, tout, plutôt que l'exil, l'inaction et l'impossibilté de servir son pays !

Et Mgr le duc d'Aumale cherchant paternellement à le calmer :

— Mon oncle, vous m'entendez bien, je me ferai casser la tête pour rentrer en France. Et si je suis assez heureux pour régner, je me ferai casser la tête plutôt que de me laisser chasser !

ARTHUR MEYER.

Des journaux d'informations ont dit que M. Arthur Meyer allait entrer dans le conseil du Prince. Cette information nous paraît hasardée.

M. DUPUY A VERNET

Sous ce titre, le *XIXe Siècle* donne des détails sur la manière dont M. le président du conseil se faisait garder à Vernet-les-Bains, détails qu'il prétend tenir d'un témoin oculaire. Nous les reproduisons à titre de renseignement et parce qu'ils sont réellement amusants, tout en constatant que le *XIXe Siècle*, en sa qualité de radical, est un peu sujet à caution.

L'hôtel de Portugal où était descendu M. Dupuy se trouve sur le versant de la montagne à plus de 600 mètres d'altitude. Il se compose d'un corps de bâtiment principal entouré d'un parc très grand. M. Dupuy s'était réservé la jouissance exclusive de l'hôtel et de ses dépendances.

L'hôtel se compose d'un premier étage, d'un entresol, d'un rez-de-chaussée, d'un sous-sol, au dessous duquel un autre étage, celui des bains. M. Dupuy habitait avec sa famille le premier étage.

A peine arrivé, il se préoccupa de sa sûreté personnelle. Un moment il songea à appeler le génie pour construire des ouvrages de défense autour de l'hôtel de Portugal, des remparts. Il renonça bientôt à ce projet pour celui-ci :

Il installa dans les salles à arcades du rez-de-chaussée quarante douaniers et dans le sous-sol, à l'étage des bains, ce qu'on appelait la *grande garde.*

Puis autour du château, quatre lignes de douaniers distantes les unes des autres d'une quinzaine de mètres. La garde qui veillait aux barrières de l'hôtel de Portugal avait ses consignes, son mot d'ordre. Les douaniers qui la composaient devaient toujours s'entendre et se voir.

Ces précautions contre un danger exagéré affolaient l'entourage de M. Dupuy, à ce point qu'un jour, vers cinq heures, la belle-fille du président du conseil, âgée de 13 à 14 ans, ayant vu courir un homme dans le parc, s'imagina qu'on venait pour assassiner son beau-père. La pauvre enfant se précipita dans l'appartement et faillit s'y trouver mal. L'homme qu'elle avait pris pour un anarchiste dangereux était un brave douanier de garde qui revenait au pas gymnastique à son poste qu'il avait quitté un instant.

Malgré ces précautions, il restait des inquiétudes à M. Dupuy ; il voulut s'assurer qu'il était bien gardé.

Il pria donc M. Hapcher, substitut du procureur de la République à Perpignan, de jouer un soir le rôle d'anarchiste, c'est-à-dire de chercher à franchir, par ruse ou par force, la quadruple ligne de douaniers qui entourait l'hôtel de Portugal. M. le substitut Hapcher obéit. Déguisé, un soir, vers huit heures, il tenta l'expérience convenue. Il n'alla pas loin.

Deux douaniers l'aperçurent, lui jetèrent un manteau sur la tête et l'emmenèrent en le *bourrant*, absolument comme nos bons gardiens de la paix à Paris, et en lui serrant si fortement les poignets qu'il en souffrit pendant plusieurs jours.

Ce ne fut qu'au poste qu'il put se faire reconnaître. Il félicita, cela va sans dire, les agents de la façon dont ils exerçaient leur surveillance, et M. Dupuy, à son tour, le remercia, mais ne le guérit pas des blessures qui lui avaient été faites aux poignets.

Cette expérience n'aurait pas été la seule, nous assure-t-on. M. Puig, président du tribunal, aurait servi de sujet pour une seconde, M. Dupuy ne jugeant sans doute pas la première assez concluante.

Ce régime de surveillance n'était pas sans troubler la paisible ville de Vernet-les-Bains :

A la table d'hôte de M Martin-Bonneil, restaurateur à Molitch, grande fut la stupéfaction, un jour, à l'heure du déjeuner. Un malade est prié de suivre les gendarmes. En vain il proteste, se nomme, offre de prouver son honorabilité. On ne l'écoute pas. Menottes aux mains, ce malade est conduit à pied à Prades, distant de 9 kilomètres, d'où, l'erreur constatée, il revint, toujours à pied, à Molitch, ayant fait par conséquent 18 kilomètres. C'est en pleurant qu'il racontait son odyssée à ses voisins d'hôtel.

Ce régime a tout simplement ruiné les commerçants de cette région. Dans les trois hôtels de Vernet-les-Bains il n'y a pas eu en août et septembre plus d'une douzaine de baigneurs, au lieu de 250, chiffre des autres années. A Molitch, il y avait 7 voyageurs, alors qu'à la même époque ils étaient 150 les années précédentes.

Rien de moins étonnant, puisqu'ils ne pouvaient se promener sans risquer d'être arrêtés. A Vernet, les baigneurs du Château-d'Europe, qui payaient 8 francs par jour, n'avaient même pas le droit d'entrer dans le parc avec une autorisation.

Les restaurateurs, les maîtres d'hôtel sont navrés. Il faut croire que leurs plaintes n'ont pas été faciles à étouffer, car M. Dupuy a promis une compensation à ceux que sa présence a ruinés en partie, puisque bien des touristes ont juré de ne plus mettre les pieds à Vernet.

Sera-ce le ministre de l'intérieur qui réparera les dommages causés par M. Dupuy baigneur?

Enfin, le *XIXe Siècle* donne l'explication des bruits qui ont couru relativement à une tentative d'empoisonnement dont M. Dupuy aurait été l'objet. Cela se résume dans une indigestion de cèpes dont M. le président du conseil est très friant.

CHRONIQUE

Miss Diana Vaughan, l'ex-grande maîtresse du Parfait-Evangile de New York, dont on connaît la haine contre Adriano Lemmi, lui a consacré la pièce de vers que voici, publiée par le *Peuple français* :

« Môssieu Lemmi »

De Livourne ou Stamboul, à qui revient la [honte
D'avoir produit Simon, l'être à jamais flétri,
Qui, vivant de la boue, est fier quand son flot [monte?
Livourne l'a vu naître, et Stamboul l'a flétri.

Il débute en volant le docteur Grand-Bou- [bagne;
Puis, il apprend, des juifs, l'art d'esquiver le [bagne.
Son âme est un égout qui corromprait un saint.

Lâche, avare et fripon; plus vil et plat qu'un [pître.
L'affront glisse sur lui, comme l'eau sur la [vitre :
On peut lui dire tout : juif, voleur, assassin!

DIANA VAUGHAN.

New-Orléans, 13 août 1893.

⁂

Un savant Viennois affirme que les races européennes sont en décadence, et le stigmate fatal de cette dégénérescence, serait le nez. Notre nez n'est pas ce qu'il devrait être : il s'est allongé, rétréci, il n'est plus qu'un organe misérable et dégradé, inutile appendice de notre visage. Quelle est la raison d'être d'un nez, le but? Evidemment de sentir : or, le nôtre ne sent plus rien Il perçoit à peine les odeurs les plus violentes avec les narines mesquines et dérisoires qu'il possède aujourd'hui. Un vrai nez, remplissant bien son emploi, c'est celui de nos frères les nègres, comme leurs belles narines largement ouvertes sont prêtes à aspirer les plus insaisissables effluves de parfums. Voilà le nez qu'il faut avoir.

Donc une réforme est urgente : les peuples aryens doivent aviser dans le plus bref délai aux moyens de modifier la forme de leur organe olfactif. Seulement comment faire ?

Le savant qui a découvert la dégénérescence des nez européens n'indique pas comment on pourra les amener ou les ramener à ressembler aux nez nègres.

⁂

Un statisticien anglais s'est amusé à dénombrer les concerts qui ont eu lieu en Angleterre pendant l'année dernière. D'après cette statistique 148,645 concerts ont été annoncés dans les journaux anglais de 1893. Ces annonces ont couverts 9,613,280 lignes, et il faudrait 95.132 heures ou 3,960 journées de travail pour les écrire à la main.

Cette avalanche d'harmonie aura-t-elle rendu les Anglais moins réfractaires à la musique ?

⁂

Une vraie famille patriarcale.

William Hart, négociant à Tollentram, près de Londres, qui est aujourd'hui âgé de quatre-vingt-seize ans a eu dix enfants, tous vivants, et qui s'étant mariés de bonne heure ont eu le temps d'avoir des petits-enfants. Aussi, le brave nonagénaire est-il à la tête de 10 enfants, 61 petits-enfants, 95 arrière-petits-enfants et 2 arrière-arrière-petits-enfants. Au total, 168 descendants.

⁂

Le nombre des vols dans les grands magasins augmente dans de telles proportions, que M. le président Bidault de l'Isle a fait hier, à la 9e Chambre, la déclaration de principes suivante :

Plus le tribunal se montre indulgent envers les voleuses des grands magasins, plus les vols de ce genre se multiplient. Jusqu'ici, nous nous étions montrés d'une extrême bienveillance, pour ne pas dire d'une certaine faiblesse, dans la répression de ces délits.

Ainsi, lorsqu'on n'avait pas trouvé, dans la perquisition faite au domicile de la voleuse qui comparaissait pour la première fois en justice, des marchandises volées et amassées en quelque sorte, nous accordions toujours la loi Bérenger. A la rentrée, en présence de l'extrême multiplicité des vols dans les grands magasins, il nous faudra modifier cette jurisprudence...

⁂

Croirait on que les chiens puissent guider un jeune homme dans le choix de la future compagne de sa vie ! C'est, du moins, ce qu'affirme la *Westminster Review* dans une étude sur le rôle domestique du chien, où elle dit notamment :

L'homme qui veut se marier avec une jeune fille doit bien examiner la façon dont elle se comporte avec ses parents et ses amis ; mais il ne doit pas négliger non plus de s'enquérir de sa conduite envers le monde animal. On a eu raison de dire qu' « il n'y a point de bonne personne qui déplaise aux enfants et aux chiens ». Que les chiens nous soient inférieurs ou non, leurs instincts les trompent rarement, et toute antipathie prononcée de leur part peut être considérée tout au moins comme le signal d'un danger. Et nous n'avons à éprouver aucune compassion pour ceux qui, s'étant mariés avec des jeunes filles que les chiens n'aimaient pas, trouvent ensuite dans le mariage les désagréments auxquels ils auraient dû s'attendre.

⁂

Nous lisons dans le *Gaulois* ;

Le grand duc Alexis venait d'arriver à Aix-les-Bains, cette semaine, sans prévenir personne.

A l'hôtel, on fut d'abord fort embarrassé. Le général Voisin, qui commande en chef les grandes manœuvres de la région, occupait une des chambres qui faisaient partie des appartements de gala réservés aux hôtes royaux. Le général dormait tranquillement. Le propriétaire de l'hôtel le réveilla pour lui conter son embarras.

— Eh bien ! dit le général avec sa bonne humeur habituelle, donnez-moi une autre chambre, n'importe où. Je suis heureux d'offrir celle-ci au grand duc. Et, d'ailleurs, je n'y ai pas grand mérite, car je reprends la campagne demain.

Le soir, le général Voisin envoyait les musiques des chasseurs et de l'infanterie donner une aubade au grand-duc, tandis qu'une retraite aux flambeaux défilait sous les fenêtres.

Fidèle à son habitude d'éviter les manifestations bruyantes, le grand duc ne se montra pas au balcon. Mais, le lendemain matin, à six heures et demie, le général Voisin et son état-major s'apprêtaient à partir pour Annecy, quand le grand duc Alexis, comme par hasard, survint pour serrer la main au général et le remercier cordialement de ses aimables attentions.

⁂

Un journal allemand donne des chiffres assez curieux ; il s'agit d'un tableau comparatif des Allemands fixés à l'étranger et des étrangers fixés en Allemagne. Voici ces chiffres :

Allemands à l'étranger... 3,458,665.

Etrangers en Allemagne.. 472,867.

Le journal allemand en conclut qu'il y a une perte considérable pour l'Allemagne, puisque pour 100 Allemands émigrés, il n'y a pas 14 étrangers immigrés. Peut-être conclurions-nous autrement et verrions-nous, dans cette expansion, un des motifs de l'influence allemande à l'étranger. Ainsi, dans la guerre de 1870 71, les Etats-Unis étaient visiblement favorables à la Prusse, et cela provenait certainement, au moins en grande partie, du nombre des Allemands établis dans la grande République américaine.

LE T. R. P. D'ALZON

Dans le discours qu'il a prononcé à la distribution du collège de l'Assomption, à Nîmes, — il est bien tard pour en parler, — le nouveau directeur du collège, le R. Père, Joseph Maubon, a fait l'éloge de son vénéré prédécesseur, le R P. Alexis Dumazer, et évoqué en termes éloquents la grande figure du T. R. P. d'Alzon dont, au milieu de fêtes inoubliables, on avait récemment inauguré la statue. Gardien du berceau de l'Assomption, a dit le P. Joseph, nous aimons ce collège et nous lui resterons fidèle.

La plante donne ce que contenait la semence ; la lumière et la chaleur viennent du foyer qui en recèle le rayonnement : l'homme développe à travers la vie les facultés dont l'enfant faisait entrevoir les premiers reflets : ainsi dans les puissances de l'intelligence et de la volonté du P. d'Alzon vivait en germe notre chère Assomption. Le Collège fut la terre choisie par lui pour recevoir les premières semences, et nous savons combien rude a été le travail de cet ouvrier pour labourer cette terre, combien abondante la sueur de son front pour l'arroser, combien ardente la chaleur de son amour pour la féconder. Oui, c'est bien ici que sont nées toutes nos gloires, d'ici que sont partis tous nos vaillants, dans ces murs que se sont trempées les solides épées, à la parole enflammée de notre chef qu'ont surgi ces œuvres qui couvrent les plages lointaines. Cet enfant voit le Père à l'autel abîmé dans l'union de son sacrifice avec le sacrifice infini qu'il offre à Dieu, et sa vie est fixée.

Ce prêtre est de grande famille, se dit-il ; il a tout quitté pour être apôtre : je ferai comme lui ; il ne sera pas vrai que l'honneur du sacerdoce soit l'apanage exclusif des pauvres, et que les vieux arbres soient stériles. Un jour nous verrons le Chêne des Roverié dans un blason épiscopal, et l'ancien élève appuiera ses pas sur le bâton pastoral que le Père aura mis en sa main au jour de son sacre.

Le Pape est menacé dans sa puissance temporelle : un autre enfant viendra aux pieds du Père, qui lui dira comme Jérémie à Judas Machabée : « Reçois ce glaive, il est saint, c'est un « présent de Dieu : va disperser les ennemis « d'Israël. » Il tombera sous les murs de Rome, il sera martyr, et nous déposerons son crâne frappé par une pierre de la Porte Pia, ici, dans la Chapelle, auprès de la dépouille du Père.

Le Père nous parlera de la France en termes enflammés : et sa parole fera des soldats qui tomberont bravement à Forbach, à Patay, au Tonkin, au Soudan, au Dahomey.

Le Père nous dira la chasteté de l'honneur, les sacrifices qu'il faut savoir lui faire quand il va être compromis ; et le Livre d'or de la Magistrature portera des noms inscrits dans notre Palmarès d'il y a trente ans, noms que le Palmarès de ce jour va de nouveau proclamer en appelant les fils de ces martyrs de la conscience.

Les luttes politiques fatigueront les âmes les plus fortes — quoi d'étonnant ? elles sont faites de ruse et de déloyauté — mais au berceau assomptionniste on aura appris à préférer le bien public à sa propre tranquillité ; et nos assemblées parlementaires entendront toujours depuis plus de vingt ans quelque voix, partie d'ici, protester contre les lâchetés de l'époque actuelle.

La vie désœuvrée, inutile, gaspillée, sera flagellée comme elle le mérite dans des instructions qui résonnent encore à nos oreilles, dans des ordres du jour inoubliables ; et, fidèles à cet enseignement, les élèves du P. d'Alzon s'en iront aux œuvres, vivront modestement et utilement au milieu de leurs terres, ou se jetteront, sans compter avec le labeur et les déboires, dans le mouvement qui veut ramener à Dieu les masses trompées.

Ici, trente ans avant les enthousiasmes de l'alliance franco-russe, nous verrons le regard puissant du Père d'Alzon se porter vers le colosse du Nord et son doigt nous montrer l'Orient : et le Collège sera le berceau des dévoûments que vous connaissez et qui font plus que tous les protocoles secrets ou publics pour le retour à la vraie foi et à la civilisation chrétienne de ces immenses contrées.

Le Père donc a engendré tous ces fils, il les a réchauffés dans le berceau, il les a envoyés à l'Angleterre protestante, aux deux Amériques, à la vieille et décrépite Asie, il les a surtout donnés à l'Eglise et à la France.

L'HOMMAGE DU CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE TURIN

Le *Corriere Nazionale* de Turin (7 septembre) donne le texte d'une pièce importante ; c'est l'*Hommage à Jésus Sacramenté*, — c'est le mot italien et espagnol, — juré le dernier jour du congrès eucharistique, par Mgr Pampirio, archevêque de Verceil, et répété par les cinquante évêques du congrès et le peuple tout entier.

C'est, sous une forme vivante et oratoire, un exposé magistral de haute théologie, sollicité, croyons-nous, par un religieux éminent, l'un des membres les plus actifs de la société des *Fastes Eucharistiques.*

Nous donnons la traduction littérale de cet Hommage, sans aucun commentaire.

« Dieu tout puissant, Dieu de bonté et d'amour, prosternés devant votre infinie majesté, par les mérites de votre divin Fils qui, présent dans le Sacrement de son amour,

nous vous supplions de nous ouvrir les trésors de votre miséricorde.

Et vous, ô notre Saint Rédempteur, agréez l'hommage que nous, membres du congrès eucharistique et tout ce peuple ici rassemblé, nous déposons en ce jour solennel, dans votre Cœur Très-Sacré et acceptez le serment de fidélité, que sincèrement nous vous renouvelons, comme au Sauveur du ciel et de la terre.

Oui, ô Notre-Seigneur sacramenté, ô Verbe éternel du Père, ô Roi du ciel et de la terre, nous vous reconnaissons, nous vous adorons, régnant au milieu de nous, par droit de naissance et de conquête et par le pacte (*il patto*) conclu avec Vous, quand nous sommes entrés dans votre Eglise et que nous renouvelâmes le jour où, assis pour la première fois à la table eucharistique, nous sentimes sur notre cœur battre le Vôtre.

Nous proclamons hautement qu'à Vous appartiennent le trône, le sceptre et l'empire du monde.

L'amour ardent avec lequel vous avez aimé les hommes vous a fait verser toujours abondamment les grâces sur les peuples au milieu desquels vous vous immolez dans l'hostie sainte, en faisant sentir aux nations catholiques que vous êtes leur vie, leur gloire, pour elle l'unique source de grandeur et de félicité. Elles vous ont en grande partie abandonne et les voilà en proie à de grands maux et à de profonds avilissements !

Nous ressentons vivement, ô Jésus souverain du ciel et de la terre, l'outrage que Vous inflige leur apostasie. Satan et les sectes possédées de son esprit emploient tous les artifices de l'enfer pour abattre votre Eglise, pour opprimer votre Vicaire et pour effacer de votre front l'auréole de la divinité. Nous nous en affligeons, ô Jésus, et nous faisons acte de réparation pour tous les outrages portés à Votre Majesté. Si d'autres vous méconnaissent, nous ici nous sommes toujours prêts à vous acclamer Roi souverain des siècles éternels.

Oui, vous êtes l'oint du Seigneur, vous êtes l'unique Rédempteur du monde, vôtre est la terre entière que vous avez acquise au prix de votre sang. Les empires, les trônes et toute la création sont à peine dignes de former l'escabeau de vos pieds. Par vous règnent les rois ; de vous tiennent leur puissance ceux qui commandent aux peuples ; toute autorité qui ne reconnaît pas qu'elle vient de vous est une autorité usurpée. C'est la foi que nous proclamons hautement.

O très doux Jésus, soyez miséricordieux pour les Etats, pour les princes et les Républiques de nos jours, pour toutes les nations et spécialement pour notre Italie.

Préservez les peuples et les gouvernements des châtiments majeurs de votre justice. Soyez touché par les prières que dans les églises de cette cité, une multitude innombrable d'adorateurs a fait monter suppliantes vers votre trône eucharistique, en réparation des outrages de vos ennemis. Exaucez ces prières auxquelles s'unissent en ce moment les vœux de tous les catholiques du Piémont et celles de tant d'illustres pasteurs, venus de toutes les parties de l'Italie et d'autres contrées.

Exaucez la prière qui jour et nuit jaillit du cœur confiant de votre Vicaire, l'immortel Pontife Léon XIII. Exaucez-nous, Jésus, et daignez régner sur le monde entier.

Souvenez vous de la promesse que vous fîtes à l'humble Vierge de Paray, la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque : « Je règnerai malgré Satan et ses suppôts. Votre parole ne passera pas ; mais daignez hâter l'accomplissement de votre promesse. Reviennent, reviennent bientôt parmi nous ces temps heureux dans lesquels nos aïeux se glorifiaient de rendre de solennels et publics hommages et d'ériger de splendides trophées en l'honneur de votre présence dans le très auguste sacrement ; ces temps où les magistrats et les populations de nos républiques et de nos grandes métropoles, Milan, Florence, Venise Turin, non seulement au front des temples, mais sur les palais de leurs municipes et sur les portes de la cité, gravaient en lettres d'or votre nom adorable, en reconnaissant vos droits souverains qu'ils faisaient entrer par un serment solennel dans les pactes sociaux publics ! Oh oui ! Vienne votre règne !

Adveniat regnum tuum ! Qu'il vienne dans tout l'univers, et d'abord, commencez par régner au milieu de nous, dans nos intelligences, dans nos cœurs, dans tout notre être. Que ces pactes sociaux continuent à nous être sacrés. Nous les reconnaissons ici solennellement, en nous consacrant à Vous, à Jésus sacramenté, pour la vie et pour la mort, disposés, s'il le faut, à les sceller de notre sang.

Acceptez notre solennel serment de fidélité à Vous, ô suprême Dominateur du ciel et de la terre, et bénissez nos résolutions.

Bénissez l'Italie, bénissez le monde, bénissez surtout cette illustre cité à laquelle, en des temps non moins tristes que les nôtres, vous avez donné avec un miracle inouï (le miracle eucharistique) un éclatant témoignage de votre prédilection et par lequel vous avez attiré ces jours-ci un si grand nombre de fidèles à vous adorer et à vous proclamer souverain des cœurs.

O grâces, Jésus, grâces éternelles à Vous, pour des jours si beaux et si sereins, qui laisseront un souvenir impérissable de piété et d'amour dans tous les cœurs. Grâces pour les lumières, grâces pour les consolations, grâces pour les bienfaits accordés et soyez éternellement loué, remercié, glorifié dans le Très Saint Sacrement.

VIVE JÉSUS SACRAMENTÉ, NOTRE SEIGNEUR ET ROI !

Dans cet hommage non moins doctrinal qu'il est éloquent, on retrouve les enseignements de la belle lettre pastorale du cardinal Sancha, archevêque de Valence, relative au congrès eucharistique espagnol, laquelle ne faisait que confirmer les actes des congrès eucharistiques de Quito et de Fribourg. L'acte solennel du congrès de Turin a ceci de particulier, que l'assemblée s'est tenue à l'ombre du Vatican, et avec le concours de princes du Sacré-Collège. C'est ce qui rend sa portée doctrinale si considérable.

Nous avons cru devoir appeler l'attention sur cette pièce mémorable, qui renferme les fondements de la vraie philosophie de l'histoire des siècles chrétiens. Il y a quelqu'un sur la terre qui est le Souverain de l'humanité, et les nations ne retrouveront la paix et le bonheur qu'en renouant leur alliance avec Lui. L'hommage de Turin le nomme ; c'est *Jésus sacramenté*.

A. D.

PÈLERINAGE D'ISSOUDUN

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi d'ajouter les impressions personnelles d'un pèlerin au remarquable compte rendu que vous avez donné des fêtes d'Issoudun.

J'ai emporté un souvenir ineffaçable de ces fêtes. J'ai visité dans ma vie bien des sanctuaires, aucun ne m'a laissé d'aussi doux souvenirs que celui de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Ses peintures, dues au pinceau d'un élève de Flandrin, sont de belles œuvres ; les ex voto en marbre qui le couvrent dans toute son étendue produisent un effet saisissant ; c'est le cri de la reconnaissance et de la prière qui monte vers le ciel ; ses incomparables verrières, sorties des ateliers de M. Lobri, de Tours, sont de vrais tableaux d'un art achevé ; les *cent* lampes, entretenues par la piété des fidèles, brûlant nuit et jour et formant couronne autour de la statue miraculeuse, jettent l'âme dans le ravissement ; enfin, au fond de toutes ces merveilles, apparaît, comme dans une vision céleste, la blanche image de la Madone de grandeur naturelle, en marbre de Carrare, que le ciseau de M. Blanchard, de Paris, a rendue vivante. Notre-Dame du Sacré-Cœur est là, debout, les bras étendus vers ses enfants, les invitant à venir se prosterner à ses pieds. Devant elle apparaît Jésus, son divin fils ; d'une main il montre son cœur sacré, source de toutes les grâces, et de l'autre il indique sa Mère comme pour nous dire qu'elle en est la trésorière et que c'est à elle que nous devons nous adresser pour les obtenir.

Belle et admirable conception aussi doctrinale que consolante ; elle n'est point le résultat, du moins je le crois, d'une révélation ou d'une apparition ; elle ressort de la théologie, de l'enseignement des saints Pères et de l'Eglise : *Omnio per Mariam.* Aussi je ne m'étonne point que le Saint-Siège l'ait acceptée dès le début, rangée parmi ses plus chères dévotions, et enrichie de nombreuses indulgences. La dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur est le couronnement naturel et attendu de la dévotion au divin Cœur de Jésus. Elle arrive à son heure ; aussi je ne suis pas surpris de la confiance qu'elle inspire et des prodiges de toutes sortes qu'elle opère dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel. Les causes les plus difficiles et les plus désespérées sont du ressort de Notre-Dame du Sacré-Cœur ; elle sait admirablement les faire réussir : c'est le but de son Association (1).

De la basilique, je suis allé dans le parc du Sacré-Cœur où le pieux évêque de Monaco célébrait la messe en plein air : quelle imposante cérémonie. La foule des pèlerins était immense. Le recueillement était partout et la prière sur toutes les lèvres.

La pluie qui vint dans l'après-midi ne permit pas de faire la procession du Très Saint-Sacrement ; elle fut remise au lendemain. Les nuages ayant disparu, le soir, à 7 heures et demie, on se donna rendez vous dans le parc pour la procession aux flambeaux. Rien n'était plus beau que de voir se dérouler dans les vastes allées sinueuses ces flots de milliers de fidèles tenant à la main des cierges allumés, faisant retentir les airs de leurs chants enthousiastes.

Le 25e anniversaire du couronnement de Notre-Dame du Sacré-Cœur fut un jour de vrai triomphe. On évalue à 15,000 le nombre des pèlerins venus de tous les points de la France et de la catholique Belgique.

Le lendemain de cette fête incomparable, eut lieu dans le parc du Sacré-Cœur, la procession du Très Saint-Sacrement. On voyait flotter au vent des centaines de bannières, six mille personnes au moins, assistaient à cette nouvelle cérémonie. Notre-Seigneur, escorté d'un petit régiment de zouaves au costume charmant, s'avançait au milieu d'une longue file interminable de pieux fidèles, de jeunes filles vêtues de blanc, portant le fac-simile du berceau de la Très Sainte Vierge, venu de Nazareth, de prêtres nombreux en surplis, de Lévites portant sur un brancard, richement décoré, la croix en bois d'olivier qui figura au Congrès eucharistique de Jérusalem en 1893, et que le comité avait offert comme ex-voto à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Les chants sacrés étaient interrompus de temps en temps par des cantiques et la magnifique fanfare des élèves de la Sainte Œuvre. Après avoir parcouru les nombreuses allées du Parc couvertes de splendides guirlandes, bordées de riches oriflammes, et où se dressaient plusieurs arcs de triomphe décorés avec un goût exquis, le cortège se rendit vers l'autel adossé au calvaire. Là se passa une scène aussi émouvante qu'indescriptible. — Une dame de Paris, paralysée depuis huit ans, était étendue sur un matelas. En voyant approcher le Saint Sacrement elle se mit à crier : O Jésus, fils de David, guérissez-moi. La foule répète le même cri, ce ne fut qu'acclamations. De tous les côtés on s'écriait : O Jésus, guérissez cette pauvre malade ; O Jésus, présent dans la Sainte-Eucharistie, rendez lui la santé ; nous vous le demandons avec confiance. O Jésus, hostie, exaucez nos prières... Le prêtre pose l'ostensoir sur la tête de la malade ; et pendant ce temps les mêmes acclamations de la foule se font entendre. Le cœur de Jésus est touché de compassion ; il exauce les prières ; la malade se sentit beaucoup mieux, et, le lendemain, elle put communier *à genoux*, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps et une dépêche de Paris adressée au R. P. Chevalier annonce que la guérison se maintient et paraît certaine. La cérémonie s'est terminée par la bénédiction du Très Saint-Sacrement. La foule s'est écoulée en emportant de ces journées un souvenir impérissable.

Vive le Sacré-Cœur ! Vive Notre-Dame du Sacré Cœur.

UN PÈLERIN.

LE PÈLERINAGE DE CADOUIN

La *Semaine* du diocèse de Périgueux publie la communication suivante :

Cadouin est un modeste chef-lieu de canton du département de la Dordogne à 5 kilomètres de la gare du Buisson, qui se trouve à la fois sur la ligne de Paris à Agen, et de Bordeaux à Lyon.

La petite cité, avec ses maisons blanches, se développe en trois rues parallèles, au fond d'un riant et étroit vallon qu'elle occupe tout entier. Pendant toute l'année, mais principalement du commencement du mois de mai à la fin de septembre, les pèlerins y affluent ; ils viennent vénérer, à Cadouin, le suaire de Jésus-Christ. Trèves et Argenteuil se disputent l'honneur de posséder la sainte Tunique ; nul ne dispute à Cadouin de posséder un des linges qui enveloppaient le corps du Sauveur dans le tombeau.

Une histoire continue de plus de quatorze siècles ; au delà, une tradition non interrompue, quinze bulles de Papes, des pèlerinages en grand nombre, constituent, en faveur de la relique conservée à Cadouin, une garantie exceptionnelle d'authenticité.

(1) Pour en faire partie, il suffit d'envoyer à Issoudun son nom et son prénom, et de dire matin et soir cette simple invocation : Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous.

Au moyen âge, tous les pèlerins du Nord qui s'en allaient de Saint-Martin de Tours à Saint-Jacques de Compostelle, faisaient un détour à Cadouin. Saint-Louis, roi de France, y est venu ; Eléonore de Guyenne, un Pape d'Avignon se sont agenouillés devant ce linge sacré ; des foules innombrables les ont suivis.

Le suaire a deux mètres quatre-vingt-quatre centimètres de long, sur un mètre quatre-vingt-cinq de large. C'est une étoffe de lin très fine et qu'on pourrait comparer à nos plus belles batistes.

La fête la plus solennelle en l'honneur du Saint-Suaire se célèbre le mardi après le 14 septembre. Voici, pour cette année, le programme de cette fête :

Lundi, 17 septembre, arrivée de Mgr l'évêque de Périgueux ; le soir, à huit heures, salut solennel à la basilique.

Mardi, 18 septembre, messe à six heures, suivie de l'exposition du Saint-Suaire ; messe pontificale à dix heures ; messes pendant toute la matinée, aux divers autels.

Le soir, à deux heures et demie, chemin de la croix.

A trois heures, vêpres présidées par Mgr l'évêque, sermon par M. l'abbé Callen, chanoine de Bordeaux, directeur de l'*Aquitaine*.

Procession en l'honneur du Saint-Suaire.

Au retour, salut solennel du Très Saint-Sacrement.

A l'entrée de la nuit, illumination de la ville de Cadouin.

Une quête pour l'œuvre sera faite à la messe et aux vêpres pontificales.

Des voitures en nombre suffisant, font le service de la gare du Buisson à Cadouin.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

PARIS. — Mercredi dernier, a eu lieu l'installation de M. l'abbé Jouin, premier vicaire de Saint-Augustin, nommé à la cure de Saint-Médard, en remplacement de Mgr Latty, promu à l'évêché de Châlons.

— La *Semaine religieuse* de Paris publie la note suivante au sujet de la nouvelle préfecture apostolique de l'Erythrée :

La délimitation de la nouvelle préfecture apostolique de l'Erythrée est faite de façon à lui assurer sur la colonie italienne et sur les naturels qui s'y convertiraient au catholicisme la juridiction qu'y exerçaient jusqu'à présent, d'une part le vicaire apostolique de l'Abyssinie, Mgr Jacques Crouzet, évêque titulaire de Zéphyr, lequel était depuis quelque temps démissionnaire ; de l'autre, c'est-à-dire du côté d'Oheck, le vicaire apostolique d'Aden, Mgr Louis Lasserre, évêque titulaire de Maroc.

Quant au reste, c'est-à-dire en dehors des possessions italiennes, ces deux vicariats continuent d'exister.

Relativement au nouveau vicariat de l'Erythrée, la propagande a décidé aussi, en l'instituant, d'y nommer un titulaire italien, ce qui est, d'ailleurs, conforme à la règle adoptée vis-à-vis des pays de missions où l'influence d'un Etat déterminé vient à s'établir et à dominer.

ALBY. — Nous lisons dans la *Semaine religieuse* d'Alby :

A voir l'affluence de pèlerins qui se pressaient samedi dans le sanctuaire de la Drèche, on n'eût pas dit que les pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs, comme a osé le prétendre un homme d'Etat de notre siècle. On a évalué à *trois mille* le nombre des fidèles qui se sont succédé aux pieds de l'antique Madone, chiffre qu'on ne croit pas avoir été jamais atteint.

Dès la première heure, les confessionnaux étaient assiégés, et, les Pères du Tiers-Ordre franciscain ne pouvant plus suffire à la tâche, on a dû faire appel au concours de plusieurs prêtres venus pour satisfaire leur dévotion.

Mgr l'Archevêque, accompagné de ses trois vicaires généraux, est arrivé pour célébrer la messe à 8 heures. Et, malgré l'énergie presque infatigable dont fait toujours preuve Sa Grandeur, Elle ne pouvait plus donner la communion, tant cette cérémonie s'est prolongée.

Après le pain eucharistique, Monseigneur a voulu distribuer aussi à ces foules avides le pain de la divine parole. Sa Grandeur a expliqué que le but des pèlerinages n'étaient pas seulement de demander des grâces dans l'ordre naturel, mais ils sont une invite aux ascensions continues dont parle le Prophète, un entraînement à marcher toujours plus avant dans la pratique du devoir.

BEAUVAIS. — Rappelant la catastrophe d'Appilly, le *Bulletin religieux* de Beauvais, ajoute :

Dès que la nouvelle du sinistre lui a été connue, Mgr l'Evêque de Beauvais s'est rendu à Noyon pour y visiter les blessés. C'est à l'hôpital général de la ville qu'ont été transportées les victimes de la catastrophe d'Appilly. Le digne Prélat s'est rendu auprès d'elles, et leur a prodigué ses encouragements et ses consolations. Grâce à Dieu, il ne semble pas qu'il puisse y avoir à craindre de nouveaux décès ; les blessures sont en voie de prompte guérison. Les bons soins qui sont prodigués aux malades dans cette maison riante et salubre par des médecins habiles et les dévouées religieuses de saint Thomas de Villeneuve n'ont pas tardé à produire les plus heureux résultats.

La visite de Mgr l'Evêque de Beauvais a fait un sensible plaisir aux blessés d'Appilly. Parmi eux se trouvaient deux Suédois, de culte Luthérien, qui ont accueilli l'évêque catholique avec un respect et une gratitude tout particuliers. Un mécanicien et un chauffeur ont pu faire connaître au digne prélat les péripéties de l'événement, et les impressions qu'ils en ont rapportées. Leur récit a été des plus émouvants.

Il est inutile de dire combien la population Noyonnaise a su gré, au premier Pasteur du Diocèse, de son acte de charité et d'empressement.

CLERMONT. — La *Semaine Religieuse* de Clermont publie une lettre de Mgr Belmont annonçant une visite pastorale, insistant sur la nécessité de donner plus fréquemment la confirmation dans les campagnes.

DIJON. — La *Semaine religieuse du diocèse de Dijon* publie un compte-rendu du pèlerinage de Sainte-Reine d'Alise. Nous lui empruntons le passage suivant :

Dimanche 9 septembre, malgré quelques nouvelles averses, des centaines de pèlerins courageux gravissaient la sainte colline et se pressaient aux différentes messes.

A 10 heures, au son du tambour, le cortège des jeunes filles représentant sainte Reine bergère, sainte Reine méditante, sainte Reine martyre, sainte Reine triomphante, faisait son entrée dans la chapelle de la Sainte, et la messe solennelle commençait, avec le concours d'une quinzaine d'ecclésiastiques. — A la tribune, l'Harmonie Sainte-Cécile exécutait la messe de Dumont magistralement orchestrée et d'un puissant effet. Elle faisait aussi entendre quelques-uns des beaux morceaux de son répertoire.

Après l'évangile, le R. P. Hoppenot tenait sous le charme de sa chaude et brillante éloquence l'auditoire qui était parvenu à s'entasser dans la nef et les tribunes de la petite chapelle. Saisissant sur les lèvres de sainte Reine l'héroïque protestation de ne vouloir que Jésus-Christ pour roi de son cœur, le prédicateur, s'inspirant d'ailleurs d'un des sujets favoris du saint fondateur de son ordre, s'élevait bien vite aux plus hautes considérations et faisait resplendir le règne de Jésus-Christ sur les âmes : règne par droit de naissance, par droit de conquête et par droit d'élection. Quel dommage que cette parole tout enflammée du zèle apostolique fût renfermée dans une si étroite enceinte ! Quel bien eût-elle produit, si elle avait pu être recueillie par des milliers de pèlerins !

A midi, le ciel se dégage et des éclaircies apportent à tous les cœurs un rayon de joie et d'espérance. Mais, à 2 h., la pluie retombe. Il faut, dur sacrifice ! renoncer à la procession si désirée. On y supplée, comme l'on peut, par les vêpres et le salut à l'église paroissiale, où l'on bénit 2 belles statues de saint Joseph et de Notre-Dame de Lourdes, dons de généreux paroissiens et où l'on a le bonheur d'entendre encore le R. P. Hoppenot s'armer de l'exemple de sainte Reine martyre pour combattre avec sa parole de feu la plaie contemporaine du respect humain.

NANTES. — Mgr Laroche, évêque de Nantes, a prononcé un remarquable discours, à Lourdes, à l'occasion du 25e pèlerinage diocésain, dont nous voulons au moins citer cette belle et patriotique péroraison :

J'achève, mes Frères, par une dernière considération.

Marie est venue, parce que la France allait être malheureuse.

Elle approchait, cette lugubre date de 1870, où allaient s'éclipser toutes ses gloires, où son épée allait être brisée et où, vaincue et humiliée, elle n'allait plus se reconnaître elle-même.

Une mère est là, quand ses enfants souffrent : il convenait donc que Marie fût près de nous.

Elle nous attendait, en effet, mes frères, dans ces montagnes, et elle nous ouvrait ses bras maternels. Nous nous y sommes jetés ; et, depuis plus de vingt ans, nos prières et nos sanglots n'ont pas cessé de lui redemander notre vieille gloire, notre foi séculaire et nos provinces perdues.

Elle nous les rendra, mes frères ; elle nous rendra tout.

Déjà l'horizon s'éclaircit. Déjà des rayons percent la nuée. Notre armée est refaite ; de puissantes alliances se sont formées. Nous reviendrons, sans doute encore, dans ces vallées l'âme triste et le front penché ; mais nous y reviendrons, un jour, le front haut et l'âme joyeuse. Nos hymnes d'actions de grâces éclateront dans ces montagnes, et, pour célébrer le grand triomphe national, les cloches de Notre-Dame de Lourdes répondront aux cloches de Notre-Dame de Strasbourg et de Notre-Dame de Paris.

Je finis, mes Frères, sur ces pensées d'espérance.

Dans les premières visions de Bernadette, parfois le front de la Vierge paraissait triste, et ses yeux semblaient pleurer ; mais, aux dernières, ses lèvres souriaient et sa parole arrivait, douce comme une caresse, à son enfant.

Quelles promesses murmurait-elle à son oreille ? Quelle vision offrait-elle à son regard ? Bernadette ne l'a pas dit, et elle a emporté son secret dans la tombe ; mais ce qui est certain, c'est que le visage de l'enfant rayonnait comme celui de la Vierge.

Est-il téméraire de croire que l'une des visions qui les réjouissaient toutes deux était la vision de la France régénérée, que ces vallées s'emplissaient d'harmonies triomphales, et qu'à leur oreille résonnaient les joyeux cantiques de l'avenir ?

Oui, ô Mère, ô Reine, c'est là ce que vous écoutiez ; c'est à notre relèvement national et à notre glorieux avenir que vous avez souri. Nous en sommes venus chercher, aujourd'hui, à vos pieds l'espérance ; demain, pour l'action de grâces, la reconnaissance nous ramènera.

Ainsi soit-il.

SAINT-BRIEUC. — Aujourd'hui a lieu la bénédiction du nouvel abbé de Silos, don Guépin.

INDES. — On annonce pour le mois de décembre prochain un concile de tous les évêques suffragants de l'Inde. Ce concile, auquel assisteront de nombreux théologiens, se tiendra à Goa. Le dernier concile diocésain de ce genre a eu lieu en 1606.

— On lit dans la même *Semaine* la note suivante :

On nous demande de différents côtés ce qu'il faut penser d'une circulaire signée *Bos*, dans laquelle on engage les ecclésiastiques à souscrire à des parts de propriété d'une compagnie minière, en ajoutant qu'on pourra faire obtenir des intentions de messes aux prêtres qui n'en auraient pas suffisamment.

L'autorité diocésaine a toujours recommandé à ses prêtres de ne participer, en aucune façon, aux spéculations financières et industrielles. Elle interdit également tout ce qui s'écarte des règles de l'Eglise, relativement à la transmission des honoraires de messe.

LA QUESTION OUVRIÈRE

A PARIS

Grève des fourreurs. — La grève des fourreurs peut être considérée comme à peu près terminée, par suite de la défection d'un certain nombre d'ouvriers et du refus des chambre-maîtres de se joindre au mouvement. D'autre part, MM. Révillon frères ont promis la journée de neuf heures pour toute l'année, la diminution des jours de chômage et l'augmentation des gratifications au nouvel an. La proposition de la journée de huit heures a été catégoriquement repoussée. Une réunion dernière des grévistes aura lieu demain. Quelques-uns persisteront sans doute dans leurs résolutions de lutter, mais il est certain que ce sera le petit nombre.

EN PROVINCE

Nantes. — 150 personnes environ assistaient à la seconde séance du congrès du bâtiment. Au-dessus de la tribune, on lisait cette phrase : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

La réunion s'est terminée par le vote des deux ordres du jour suivants :

Les travailleurs du bâtiment réunis à la Bourse du travail de Nantes, le 14 septembre, considérant que le marchandage et le travail aux pièces sont les principaux facteurs du chômage et de l'avilissement des salaires, demandent avec énergie l'application du décret de 1848, laissent à l'appréciation des ouvriers la conduite de ceux des élus qui ne réclament pas ces revendications.

Les travailleurs du bâtiment, réunis à la Bourse du travail de Nantes, le 14 septembre, après avoir entendu les différentes conclusions des travaux du Congrès, n'ont plus l'hésitation suivie jusqu'à ce jour par les travailleurs, prennent en considération ces conclusions de faire entre eux une propagande générale qui apporterait une amélioration à leur sort.

Reims. — Il est impossible d'énumérer d'une façon complète les réunions socialistes qui ont lieu en province, sous la conduite de meneurs infatigables. Une conférence était encore donnée hier à Reims par le citoyen Degay, collaborateur de la *Petite République française.* Après avoir fait le récit de la grève de Graissessac, il termine son discours par ces mots de Blanqui : « Ni Dieu, ni maître ! toujours opprimés contre oppresseurs ! »

Le citoyen Mirman, député, ajoute qu'il partage pleinement cette manière de voir et qu'il sera toujours pour les exploités contre les exploiteurs.

LE CONGRÈS OUVRIER SOCIALISTE DE NANTES

Le président du Congrès ouvrier socialiste a donné lecture d'une adresse du parti socialiste russe.

Nous en détachons les passages suivants :

Nous ne voudrions pas laisser échapper cette occasion de protester avec vous contre l'expulsion, sous prétexte d'anarchisme, de nos camarades Plékhanoff, Vera Zassoulitch, Sélitrenny, Margoulis et tant d'autres, qui non seulement n'ont rien de commun avec les anarchistes, mais encore font tous leurs efforts pour combattre ces idées tant en Russie qu'à l'étranger.

Cette collaboration de la République française avec le despote russe dans la persécution de nos camarades est d'autant plus pénible pour nous, socialistes russes, que, dès l'enfance, nous avons été habitués à aimer et à admirer le glorieux et héroïque passé de la France révolutionnaire.

En attendant la revanche socialiste, en France comme en Russie, nous crions avec vous : « A bas le despotisme sous toutes ses formes ! Vive la démocratie socialiste et internationale ! Vive le Parti ouvrier français ! »

Les congressistes révolutionnaires ont également reçu des adresses analogues des socialistes espagnols et des socialistes allemands. Ceux-ci terminent en ces termes leur déclaration :

Votre bataille est la nôtre. L'ennemi est le même, en France comme en Allemagne ; l'ennemi, c'est l'anarchisme d'en haut et d'en bas, et, en détruisant le système actuel, nous délivrerons l'humanité de l'anarchisme sous toutes ses formes.

En avant donc contre l'ennemi commun ! Vive la fraternité des peuples ! Vive le socialisme international !

Au nom du parti socialiste allemand et du comité exécutif du parti.

J. Auer, W. Liebknecht, A. Bebel, P. Singer, membres du Reichstag.

M. Jules Guesde a donné lecture de la déclaration suivante qui a été adoptée à l'unanimité par tous les délégués révolutionnaires présents :

Avant d'aborder son ordre du jour, le 12e Congrès national du Parti ouvrier français, au nom des 251 organisations syndicales et politiques représentées à Nantes, tient à assurer de son mépris motivé les gouvernants prétendus républicains qui n'ont pas eu honte de ramasser dans le sang de Carnot le couteau d'un fou étranger pour en frapper mortellement les libertés publiques.

Adversaire acharné des anarchistes d'en bas, dont les violences idiotes ont toujours fait le jeu de la réaction, le Parti ouvrier saura faire également justice des anarchistes d'en haut qui, après avoir étranglé les droits imprescriptibles de presse et de réunions, supprimé le jury et la publicité de la justice, s'apprêtent à enlever aux municipalités élues, l'administration de la police devenue, comme en la Russie des Tsars, une 3e *section* ou un ministère d'Etat contre la sécurité des citoyens.

Aux victimes de ces attentats accumulés, — qu'ils s'appellent Gosselin, l'ancien instituteur du Nord, condamné à un an de prison pour avoir réédité un chant révolutionnaire d'Eugène Potier, ou Plekanoff, frappé d'un arrêté d'expulsion au lendemain de la publication de son livre contre l'anarchisme — le congrès envoie l'expression de ses plus vives sympathies.

Le nouveau Seize Mai, non plus seulement gouvernemental, mais capitaliste, inauguré par M. Casimir-Perier, devenu le protecteur et le protégé des panamistes, n'aura pas une autre issue que le premier. Il faudra se soumettre d'abord, se démettre après. Et ce qui sortira triomphant de cette dernière crise, c'est le socialisme collectiviste, qui vient de s'imposer aux corporations ouvrières d'Angleterre et d'Espagne.

Aux Trades-Unions d'Outre-Manche et à l'Union générale des travailleurs d'au-delà des Pyrénées qui, à leurs congrès de Norwich et de Madrid, se sont ralliés à l'expropriation politique et économique de la classe capitaliste, comme à l'unique solution du problème social, le Parti ouvrier français adresse en même temps que ses félicitations, l'assurance de sa solidarité internationale.

Il n'y a plus aujourd'hui de frontières entre les travailleurs de la vieille Europe, réunis dans un même programme et dans une même politique.

Vive l'Internationale du travail ! Vive le socialisme !

Dans la séance tenue hier soir, M. Jules Guesde a exposé la tactique suivie par les députés socialistes à la Chambre et le congrès a voté des félicitations au groupe socialiste.

Ce soir aura lieu une grande réunion publique à Chantenay.

Les orateurs inscrits sont MM. Carnaud, René Chauvin, Jules Guesde, Jean Jaurès, Jourde, Sauvanet, députés ; et les citoyens Paul Lafargue, Ferroul, Zevaès, A. Delecluze, Victor Renard, Raymond Lavigne, Pedron, Jean Coulet.

On s'attend à des discours violents.

Courrier du Sénégal

Bordeaux, 14 septembre.

Le paquebot *Congo*, venant du Brésil, de la Plata et du Sénégal, apporte des nouvelles du Sénégal jusqu'au 1er septembre.

L'administrateur du district de la Casamance adresse les renseignements suivants sur la situation générale de cette dépendance pendant le 1er semestre de 1894.

Dans le cercle de la Haute-Casamance la paix la plus complète n'a cessé de régner et la traite s'y est effectuée dans des conditions normales.

Le Pakao récemment visité par l'administrateur de Sedhiou a été informé, qu'à compter de l'année prochaine, il devra payer un impôt personnel qui permettra d'entreprendre quelques travaux de routes, indispensables au développement commercial.

Cette région est très peuplée et très fertile ; malheureusement cette province est habitée par des Mandingues et manque à peu près complètement d'organisation ; il n'y existe pas de chefs territoriaux dont l'autorité puisse seconder la tâche de l'administrateur.

Chaque village est indépendant du village voisin et dans chacun on se heurte à l'influence plus ou moins grande de plusieurs personnages qui, s'ils ne s'entendent pas toujours entre eux, sont généralement d'accord lorsqu'il s'agit d'arrêter le développement de notre influence. On rencontre, en effet, partout le chef de village qui souvent a peu ou pas d'autorité propre, l'almany ou chef religieux qui est plus généralement écouté des habitants, et enfin des chefs de groupes ou carrés derrière lesquels se retranchent toujours les chefs de villages lorsqu'ils ne sont pas disposés à accorder ce qui leur est demandé. On comprendra que dans ces conditions, la tâche des administrateurs soit difficile.

Le Souna, le Boudhie et le Yacine ont été parfaitement calmes pendant le semestre qui vient de s'écouler. Quelques petites contestations sans importance ont pu être réglées sans difficultés.

On ne saurait en dire autant du Balantacouda et en particulier des villages de Yatacounda. Les Balantes sont des pillards incorrigibles auxquels nous avons souvent infligé des leçons sévères, sans pour cela avoir pu réussir à modifier leurs mœurs.

Le lieutenant de vaisseau Vallon, après une tournée qu'il avait faite en Casamance en 1862, disait que le principal mérite d'un Balante est de savoir voler avec adresse ; le plus adroit voleur d'un village fait battre le cœur des plus aimables jeunes filles et n'a plus qu'à choisir parmi elles.

Ceci est malheureusement toujours vrai et le premier semestre de 1894 ne s'est pas écoulé sans qu'on ait eu à déplorer quelques méfaits des Balantes. Cette peuplade a conservé la barbare coutume du tali, qui correspond assez au jugements de Dieu du moyen âge. Voici ce que dit à ce sujet l'administrateur du cercle de Sedhion : Le tali, breuvage empoisonné, préparé avec les feuilles et l'écorce de l'arbre de ce nom, se compose en outre de crapauds, de lézards et de serpents broyés et réduits en pâte molle. A certaines époques, particulièrement en temps de famine, après le passage des sauterelles, les Balantes s'assemblent et pour conjurer le fléau font subir à tous les villages l'épreuve du tali. Tous les individus accusés de sorcellerie doivent boire de ce breuvage.

Ceux qui résistent acquièrent un certain prestige auprès des autres ; quant aux victimes, un mépris général les suit dans la mort ; on les traîne vers un lieu convenu, on les dépouille de leurs pagnes et de leurs bijoux et leurs corps deviennent la proie des fauves de la forêt.

Ceux qui, étant accusés de sorcellerie, refusent de prendre le tali, n'ont plus qu'à abandonner leur pays, car tous leurs biens sont confisqués et ils sont l'objet du mépris public. Aussi combien peu de familles ne répondent pas à l'appel. On voit partir des hommes, des jeunes gens, des femmes et des enfants à la mamelle chargés de cadeaux que chacun doit offrir à celui qui distribue le tali.

Dans le cercle de la Basse Casamance, la situation au point de vue politique est satisfaisante.

Nous avons commencé cette année l'organisation du Fogny qui a été enlevé l'année dernière par le gouverneur de Lamothe à l'autorité du chef Mandingue, Fode Kaba.

Les résultats obtenus sont des plus appréciables et les Diolas, méfiants par nature, s'habituent peu à peu à venir à Bignona où un poste a été installé depuis le mois de février dernier. Ils sont heureux de voir que nous nous occupons de leurs affaires et que notre présence est pour eux une garantie qu'ils ne seront plus inquiétés par leurs voisins.

Les Bagnounkes, les Feloup, les Banjas et les Bayottes habitant la rive gauche, et les Djougoutg habitant la rive droite de la Casamance, ont vécu dans le plus grand calme depuis le commencement de l'année. Depuis la disparition du camp de Fode-Sylla, le pays est tranquille ; ceux qui comptaient sur la venue de ce chef pour se livrer aux anciens pillages ont été déçus et sont retournés sur le territoire anglais.

Le lieutenant commandant le poste de Diebaly a fait dans l'Est et le Nord-Est du marigot de Gambie quelques tournées, au cours desquelles il a recueilli un certain nombre de renseignements très intéressant sur la ligne des villages de Conlandian, Gondioubekoto, Bitake, Diakae, Mongoune, Baralle, Vaugaran, etc.

Il a traversé des forêts couvertes de lianes à caoutchouc dont quelques-unes seulement sont exploitées.

Au point de vue agricole, la situation, au début de l'année, n'était rien moins que brillante. Les sauterelles, qui sont devenues un véritable fléau en Casamance, avaient dévoré toutes les récoltes de mil, riz, maïs, etc. Une partie du Pakao et le Firdou seuls n'avaient pas trop souffert. Il s'en est suivie un famine terrible à laquelle le défaut d'approvisionnements de riz des maisons de commerce n'a pas permis de remédier complètement.

Dès le début de la saison des pluies, tous les indigènes se sont groupés et sont allés dans les champs tuer les jennes criquets qui venaient de naître.

Dans certaines parties de la Casamance, notamment dans le Foguy, les cultivateurs ont creusé d'immenses tranchées dans lesquelles ils rejettent les criquets qu'ils tuent ensuite à coups de bâton.

Le mil et le maïs plantés au début de l'hivernage viennent très bien et promettent une récolte superbe. Les indigènes travaillent avec beaucoup d'activité et cherchent à lutter le plus possible contre leurs terribles ennemis.

Comme conséquence de la famine, l'impôt n'est pas encore rentré et nous n'obtiendrons certainement pas cette année les résultats accusés l'année dernière.

Le mouvement commercial pendant le premier semestre de 1894 a toutefois été très important.

LES ANARCHISTES

A L'ETRANGER

Allemagne. — Une grave mesure vient d'être prise durant les grandes manœuvres allemandes.

L'autorité militaire a fait procéder à des arrestations en masses parmi les troupes, des placards anarchistes ayant été affichés sur plusieurs points de la ville.

Ce manifeste révolutionnaire, conçu en termes ignobles, se composait d'un texte manuscrit d'une écriture visiblement contrefaite, tracée à l'encre rouge sur du grossier papier d'emballage, format in-quarto. On garde naturellement le silence le plus complet sur les résultats de l'enquête qui a été ouverte aussitôt au sujet de ce crime de lèse-majesté. Le seul incident qui ait transpiré, et il est significatif, c'est que tous les soldats du 17e corps portant le nom de Kowalski ont été mis en état d'arrestation et conduits séparément, sous bonne escorte, fusils chargés à balle, à la prison militaire.

Au Soudan

Voici une dépêche de Bamakou :

Depuis le mois de mars dernier, les Touareg ont perdu plus de trois cents des leurs et semblent découragés.

Ils paraissent renoncer à toute idée de retour offensif, surtout depuis qu'ils ont été rejetés, par une reconnaissance opérée le 12 juillet, au delà du lac Faguibue, qui se trouve au nord de Goundam.

On déploie une grande activité pour le ravitaillement des postes, qui est devenu très difficile par suite de la dévastation du pays.

L'hivernale est dans son plein, et le pays est tranquille. En ce moment, d'après le récit des traitants qui passent à Bamakou, Tombouctou est une ville déserte. Le commerce y est complètement nul.

On vient d'apprendre quelques détails rétrospectifs au sujet du massacre de la colonne Bonnier, qui a eu lieu, non à Dongaï, comme on l'avait cru d'abord, mais à Tacoubao.

C'est le 17 janvier, à midi, que les ordres relevant le colonel Bonnier sont arrivés à Tombouctou, en même temps que le reste des troupes échappées à la suite de l'affaire de Tacoubao. Le colonel Bonnier était parti avec trois jours de vivres. Il devait rentrer le 16 à Tombouctou.

Cette malheureuse affaire n'a pas eu parmi les Touareg un retentissement considérable. Du côté de Goundam, les Touareg se tiennent tranquilles.

Il n'en est pas de même à Tombouctou, où dernièrement, ils ont enlevé un troupeau de bœufs et pillé plusieurs villages amis. L'hivernage interdit, d'ailleurs, toute opération militaire sérieuse.

Les tribus maures qui peuvent assurer les communications du Soudan et de l'Algérie se sont décidées à entrer en relations amicales avec nous.

D'autre part, on a des détails sur l'expédition dirigée par nos troupes avec l'aide du roi de Macina Aguibou contre le roi de Bossé Alikali.

Les populations que nos troupes ont eu à combattre sont des Markhas, peuple qui tient à la fois de la race mandingue et de la race peuhl. Elles ont été fanatisées par le marabout Alikali qui a prêché la guerre sainte. Les indigènes ont alors insulté nos soldats.

Le capitaine Bonnacorsi a reçu alors un ordre du commandant Quiquandon lui enjoignant de marcher à l'ennemi. Un premier combat a eu lieu avant la prise de Bossé. L'ennemi a été mis en déroute.

Les Markhas se sont défendus avec la plus grande énergie au siège de Bassé. Chaque ca e

a dû être prise d'assaut par nos vaillants tirailleurs sénégalais.

Le capitaine Bonnacorsi et quelques autres officiers ont été légèrement blessés. Les pertes des Markhas ont été très nombreuses.

Dans l'Oubanghi

Le vénérable prélat qui a remplacé le cardinal Lavigerie à la tête de la congrégation des Missionnaires d'Alger, communique aux *Missions Catholiques* une lettre qu'il vient de recevoir de Rubaga. Les détails qu'elle contient intéresseront et édifieront en même temps.

Sainte-Marie de Rubaga, 15 mai 1894.

Les Baganda protestants ne sont pas satisfaits des triomphes qu'ils ont remportés sur les catholiques avec le secours des armes anglaises. Ils craignent que ceux-ci ne reprennent vie dans l'Uganda et depuis deux mois ils s'agitent de nouveau; ils nous menacent d'une nouvelle attaque dans le but de chasser complètement les *papistes*.

Depuis quatre mois, Mwanga parle de revenir aux catholiques ; il s'est enhardi même jusqu'à en demander la permission au Fort; mais devant un refus dilatoire, son extrême faiblesse de caractère n'a osé aller plus loin. Feignant de croire que ce qui ramenait le roi aux catholiques, c'était une secrète sympathie pour ses deux neveux réfugiés avec leurs mères dans notre mission de l'Ukumbi, nos tolérants n'ont pas reculé devant un acte, inouï jusqu'ici, dans l'histoire de l'Uganda.

Dans une assemblée solennelle convoquée par le Fort chez le roi, il a été proposé au pays d'exclure de la succession au trône les deux princes catholiques, neveux de Mwanga.

Comme les femmes ne règnent pas en Uganda, cette exclusion ne peut se faire qu'au profit d'un autre neveu musulman, que Mbogo, l'ancien roi musulman, a emmené avec lui dans son exil à la côte. On sait que Mwanga est sans enfants.

Proposition fut faite de présenter, séance tenante, des réclamations à ce sujet, s'il y avait lieu ; mais les catholiques, surpris ainsi que le roi par la nouveauté d'une pareille exclusion, gardèrent tous un silence de stupéfaction. Ils avaient été intimidés surtout par l'appareil militaire dont s'était entouré le Résident qui, pour la circonstance, avait rangé toutes ses troupes (cela ne s'était jamais vu) aux abords de la salle d'audience. Avec quelques chefs protestants, le roi fut invité après la séance à suivre le Résident au Fort où il ne fut pas difficile, sans doute, de lui faire poser une croix d'approbation au bas de l'acte de la déchéance. L'acte fut affiché le lendemain.

C'est ainsi qu'en haine des catholiques, on prétend exclure du trône les deux petits-fils de Mtésa, neveux de Mwanga, et d'après les lois du pays seuls héritiers légitimes, parce qu'ils sont les seuls qui soient nés dans l'Uganda, tandis que le jeune neveu de Mbogo est né dans l'Onyoro, après que son père Karéma eût déjà été chassé de l'Uganda par les chrétiens qui rendirent le trône à Mwanga.

On reproche aux deux princes catholiques de vivre à l'étranger, et on ne songe pas que c'est précisément l'intolérance de ceux-mêmes qui font ce reproche, qui les retient en exil; et on ne voit pas non plus que le prince musulman qu'on leur préfère n'a vécu en Uganda qu'une année à peine, le temps pendant lequel Mbogo lui-même a passé ici sous la surveillance de Kampala. « Plutôt Turc que papiste » va être enfin être érigé en dogme.

* *

Dans cette même audience, appelée toujours royale, parce qu'elle s'est tenue en la présence du roi, le commissaire anglais a procédé au partage de l'Unyoro. L'Unyoro n'est plus ce puissant royaume presque deux fois grand comme l'Uganda, qui imposait aux explorateurs (même les mieux armés. Depuis trois ans, on en avait détaché toute la partie sud, jusque vers la pointe méridionale de l'Albert. C'est là que le capitaine Lugard laissa ses Nubiens cantonnés dans quatre ou cinq forts ; ils y vécurent pendant près de deux ans, rarement visités par un Européen. Les indigènes, qui s'en souviendront longtemps, sont soumis, depuis lors, au joug de deux chefs protestantisés, à la hâte, en Uganda, et qui semblent avoir pour mission de gagner leur pays à l'hérésie.

D'autres chefs, jadis relevant de Kabrega, ont été déclarés indépendants.

A la suite de la campagne récente pendant laquelle on n'avait pu atteindre Kabréga, le résident décida, pour vaincre la résistance du vieux roi, d'annexer une bonne partie de son pays à l'Uganda, qui s'étendra dorénavant jusqu'à la rivière Kafu, au nord et au nord-ouest. De tout ce territoire, les deux tiers ont été donné à des chefs protestants et un autre tiers, à peine, aux catholiques. Kabréga, réfugié depuis six mois dans les tribus sauvages de l'est du Nil, est harcelé en ce moment par une nouvelle armée de Baganda protestants, ayant à leur tête un officier anglais. On doit le poursuivre jusque dans sa dernière retraite ; on compte lui faire lâcher au moins son ivoire et lui arracher un de ses fils, pour donner à celui-ci le peu de pays qui porte encore le nom d'Unyoro.

La petite province, qui est échue en partage aux catholiques, à l'ouest de Bwebula, de Singo, nous a permis d'y fonder une nouvelle mission. Un millier environ de chrétiens (deux cent quatre-vingts néophytes et sept cent cinquante catéchumènes) se trouvaient depuis quelques mois dans ce coin de Singo, à sept journées de tout prêtre : leur nombre s'augmente en ce moment de tous ceux qui se rendent dans la partie de l'Unyoro, ouverte à l'action des catholiques : beaucoup de Banyoro ont été gagnés déjà à notre religion. La mission sera sur les frontières mêmes de l'Uganda.

Mais quelle misère et quelle pénurie toujours dans notre Bwekula et les deux autres petits districts rendus aux catholiques dans l'Uganda. Ils sont presqueinhabitables.

Ce n'est pas pire cependant que le quartier catholique de la capitale même; nos pauvres chrétiens n'ont pu songer encore à venir en prendre possession; ils y meurent de faim. En ce moment cependant, il faut qu'ils y soient par centaines; les corvées royales les ont appelées du fond du Buddu, à quinze jours de marche, sans égard pour leur triste situation, au milieu des protestants qui les traitent toujours en ennemis.

Ils travaillent tout le jour, et sont obligés d'acheter même une partie des matériaux de construction; puis, la nuit, vont à trois ou quatre lieues mendier un peu de nourriture chez les païens. Le miracle, c'est qu'ils ne quittent pas en masse une foi qui les a rendus matériellement si malheureux. Dernièrement, un petit chef, vaincu par la faim, a donné son nom à la secte: il s'est vu, deux heures après, comblé de cadeaux : viande et bananes... affluaient chez lui. La nuit nous l'a ramené; il nous a confessé que la famine et la misère de sa femme et de ses enfants l'avaient égaré. Combien d'autres sont dans une situation non moins triste! Puisse la constance, d'ailleurs si magnanime de nos généreux chrétiens, leur attirer quelques soulagements de leurs frères d'Europe!

ETRANGER

AUTRICHE

Vienne, 15 septembre.

L'empereur est parti ce soir pour Buda-Pesth.

GRÈCE

Athènes, 15 septembre.

On parle de la convocation des Chambres pour le 6 novembre.

HOLLANDE

La Haye, 15 septembre.

Les journaux hollandais publient une dépêche de Batavia, datée du 15 et mentionnant un succès des Hollandais sur les Musulmans révoltés.

Voici le texte de cette dépêche : « Pasingaban, où la population de Mataram s'était rassemblée, a été pris et occupé hier après un combat qui a duré toute la journée Les pertes, du côté des Hollandais, ont été insignifiantes. Les hostilités continueront aujourd'hui. L'ennemi a fortifié Kampongs, en face de Mataram. Les Sassaks ont brûlé le palais de Gounoungsari et ont attaqué les Balinois. Le chef de l'état-major général croit que Mataram sera pris avant une semaine.

ITALIE

Le ministre de la guerre a reçu le colonel Piano venant de Schoa.

On a découvert à Palerme une fabrique clandestine de poudre.

Rome, 15 septembre.

Le *Folcheito* annonce comme imminente la nomination comme ministre de la maison royale du prince Doria Pamphili, sénateur.

MAROC

Tanger, 15 septembre.

Le ministre d'Espagne est parti sur un navire de guerre pour Melilla.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Buenos-Ayres, 15 septembre.

La situation s'améliore rapid ement.

TRANSAWAL

Une dépêche de Prétoria, publiée par un journal du Traasvaal, dit qu'un puissant syndicat a acheté la concession appelée Cohen's Pier, qui se trouve dans la baie de Delagoa. Cet achat donne au Transwaal l'administration complète du port, qui deviendra le plus important de l'Afrique du Sud. Le même journal, commentant cette nouvelle,ajoute que cet achat « réduit à néant tous les projets de sir Cecil Rhodes, et change du tout au tout la situation en Afrique.

Peut-être prend-il trop vite ses désirs pour la réalité.

TERRE-NEUVE

Saint-Jean, 15 septembre.

Le vapeur *Falcon* est arrivé aujourd'hui de la baie Bowdoin (Groenland), avec les membres de l'expédition polaire Peary.

L'expédition n'a accompli que 134 milles à cause du froid intense.

Beaucoup de chiens sont morts gelés.

VENEZUELA

La légation du Venezuela nous communique la note suivante :

Les dépêches officielles de Caracas démentent formellement les nouvelles publiées par un journal de New-York, au sujet d'une révolte à Ciudad-Bolivar.

Jusqu'au 7 de ce mois, date des nouvelles inexactes de New-York, il n'y a eu aucune agitation révolutionnaire. Tout le territoire de la République est en paix.

GUERRE ET MARINE

Les ordres et contre-ordres du général Mercier, relatifs aux conges accordés à la classe de 1892, sont, paraît-il, la cause d'un vif désappointement pour beaucoup de familles, qui avaient fait des demarches, aussitôt la première décision ministérielle, pour le placement des jeunes militaires dans l'industrie et le commerce.

L'ordre du maintien de vingt-quatre mille d'entre eux sous les drapeaux a detruit tous ces plans.

LISTE

par ordre de mérite des élèves admis à l'école navale à la suite du concours de 1894

1 Hardel. 2 Juge. 3 Béard du Dézert. 4 Passerat de la Chapelle. 5 Robin. 6 Guibert. 7 Houssay. 8 Cheftel. 9 Huau. 10 Payer. 11 O'Neill. 12 Béra. 13 Goublet. 14 De Laurens-Castelet. 15 Guéguen. 16 Saglio. 17 Bargoue. 18 Hue. 19 Thirion.

20 Winter. 21 Large. 22 Desrez. 23 Blot. 24 De Saint-Mauris-Montbarrey. 25 Gilard. 26 Adrien. 27 Marcadé. 28 Lorin. 29 Giboudot. 30 Lemoine. 31 Darré. 32 De Guiroye. 33 Bellet de Tavernost de Saint-Trivier. 34 Lougnon. 35 Bougues. 36 Deville 37 Lemoine. 38 Vicel. 39 De Solminihac.

40 Parlier. 41 Delabaume. 42 De Chauliac. 43 De la Croix de Castries. 44 Massias Jurien de la Gravière. 45 Roux. 46 Savey. 47 Mauger. 48 Binos de Pombarat. 49 Lair. 50 Wayne. 51 Renaux. 52 Daignan-Fornier de Lachaux. 53 Salières. 54 Riou. 55 Homsy. 56 Bourboulon. 57 Brunel de Bonneville-Colomb. 58 Arnoux. 59 De Lesparda.

60 Daganet. 61 Sagon. 62 Batby-Berquin. 63 Brisset. 64 Gendre. 65 Dornat. 66 De Labrouhe de Laborderie. 67 Daniel. 68 Dumont. 69 Pochard. 70 Marlier. 71 Charruey. 72 Le Mée. 73 De la Barre de Nanteuil Le Flô. 74 Mareau. 75 Koun.

Ces jeunes gens devront être rendus à Brest le dimanche 30 septembre ; ils se présenteront à dix heures quarante-cinq minutes du matin au pont Gueydon pour être conduits à bord du vaisseau-école le *Borda*.

ÉCHOS DE PARTOUT

Le président de la République arrivera lundi soir de Pont-sur-Seine à Paris.

Il quittera l'Elysée mardi matin, à six heures et demi, et se rendra à la gare de l'Est, d'où un train spécial le conduira à Meaux. De là, il se rendra à Vaujours, partie par le petit chemin de fer construit en vue des manœuvres, partie en voiture.

A midi, il offrira, sous une tente dressée dans le fort, un déjeuner aux officiers généraux et supérieurs qui participent aux manœuvres et rentrera ensuite à l'Elysée en voit ure.

—o— M. Lafargue, trésorier-payeur général à Tarbes, est nommé à Belfort en remplacement de M. Veil, *relevé d'office de ses fonctions*, dit l'*Officiel*.

M. Tranchau, ancien secrétaire particulier de M. Carnot, est nommé trésorier-payeur général à Tarbes.

M. Ponthion, receveur particulier à Aix, est nommé à Béziers. M. Espitalier, receveur à Châtillon-sur-Seine, est nommé à Aix. M. Japiot, maire de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or) est nommé receveur particulier à Châtillon-sur-Seine.

—o— M. Lourties, ministre du commerce et de l'industrie, a quitté Paris pour se rendre dans les Landes, où il présidera aujourd'hui la distribution des prix du comice agricole d'Air-sur-l'Adour.

Il assistera jeudi prochain, à Bordeaux, à la distribution des récompenses aux élèves des cours gratuits de l'Association sténographique française.

—o— La ville de Rouen ouvre un concours entre tous les architectes nés ou établis dans la Seine-Inférieure, pour le projet d'édification de l'exposition nationale et coloniale qui doit avoir lieu en 1896.

Le dernier délai pour la remise des plans et devis est fixé au 15 octobre prochain.

L'emplacement choisi est le Champ-de-Mars.

—o— L'administration de l'hôpital militaire de Saïgon fait construire, dans le prolongement de ses locaux, un établissement dont les charpentes sont entièrement en fer et les cloisons en bambou.

Ce bâtiment sera affecté au traitement des maladies contagieuses. Après chaque épidémie, on mettra le feu à la bâtisse et la carcasse métallique restera seule debout, purifiée par les flammes.

—o— En souvenir du défunt président, le lycée de Dijon portera désormais le nom de lycée Carnot.

—o— Depuis quelques jours, le prince de Naples voyage en Orient, dans le plus strict incognito. Il se fait appeler M. Terzaki, ingénieur. Après avoir visité, à bord du yacht *Gajola*, le port de Salonique et fait le tour du mont Athos, il vient de débarquer à Smyrne.

—o— Une très forte secousse de tremblement de terre a été ressentie aujourd'hui en Locride.

—o— Les délégués parisiens au Congrès de la paix partent ce soir d'Assise pour Rome.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Etapes d'un Touriste en France. — Les Pays des Camisards (La Margeride. — Les Cévennes. — Les Gorges du Tarn. — Les Ca sses), par JACQUES PORCHER, lauréat de l'Institut. Hennuyer, 47, rue Laffitte.

C'est le onzième volume de l'intéressante et instructive collection illustrée, des *Etapes d'un Touriste en France*. Comme les précédents, cet ouvrage, orné de 46 gravures, dont 18 hors texte, et 1 carte coloriée, est, grâce aux renseignements qu'il renferme, à son caractère artistique et historique, aussi bien fait pour le lecteur qui ne voyage pas que pour le touriste. Il est d'actualité, en ce sens que jamais encore on ne s'était si vivement intéressé à cette très curieuse région du centre de la France. On va chercher bien loin, à l'étranger, des sites et des souvenirs, et l'on a pas l'air de soupçonner les merveilles de notre pays. La collection, si intelligemment éditée par M. Hennuyer, contribuera heureusement à nous faire réagir contre cette routine. L'ouvrage qui nous intéresse en ce moment est aussi bien écrit que complet; et c'est encore une des qualités de cette collection qu'elle est rédigée non par de simples *guides*, énumérant sèchement et pratiquement les curiosités à visiter, mais par des écrivains. Grâce à M. Charles Porcher, nous voyons, avec ses sites et ses monuments, tout le pays qui va des Cévennes au massif d'Auvergne, parcourant la longue chaîne pittoresque de cette région, et les plateaux, dits causses, de la Lozère, du Rouergue et du Quercy; puis les vallées curieuses des Gorges du Tarn, de la Jonte et de la Dourbie.

Le diable apôtre par la possession d'Antoine Gay, de Lyon (1821-1871). Biographie et documents publiés par VICTOR DE STENAY, Paris et Lyon, Delhomme et Briguet.

A ce livre curieux et même étrange, la *Franc-maçonnerie démasquée*, maintenant dirigée par les Pères de l'Assomption, consacre un article où nous lisons :

Sous ce titre et ce nom d'auteur, M. Colin la Herte vient de faire paraître une curieuse étude sur un possédé lyonnais. Nous n'avons pas ici à traiter la question de la possession et des signes auxquels on peut la reconnaître, et si nous parlons de ce livre, c'est à cause des rapports qui unissent les questions diaboliques à la franc-maçonnerie.

L'auteur raconte d'abord assez longuement la vie de ce brave ouvrier, qui eut à subir pendant de longues années les contradictions d'un grand nombre de personnes qui doutaient du fait de la possession et l'éprouvaient de bien des manières. Il paraît cependant difficile de nier l'existence de cette possession en présence des nombreux témoignages reproduits dans ce livre. Ils émanent, pour la plupart, de prêtres ou de religieux, hommes graves et qui eurent tout le loisir d'examiner le patient et de constater des faits extraordinaires qui semblaient ne pouvoir être attribués qu'à une cause surhumaine.

Sous des titres un peu étranges ont été classés une multitude d'aveux, révélations, propos et discours du démon Isacaron, celui qui possédait Antoine Gay. On y trouve bien des choses singulières, et ce mélange perpétuel de vérités et de mensonges, qui est un fait constaté dans toutes les révélations arrachées aux esprits mauvais.

En effet, comme le dit la *Franc-Maçonnerie démasquée*, il y a dans le « diable apôtre » des « choses singulières », mais ce n'est pas une raison pour rejeter sans examen les choses curieuses que l'on y rencontre, et il y en assez pour que le livre ait son intérêt.

L'enseignement religieux dans les collèges et pensionnats. Pau, Imprimerie catholique, Brower imprimeur.

Sous ce titre : M. l'abbé Poey, l'auteur du *Commentaire littéral et pratique* du catéchisme catholique, publie une étude dans laquelle, en quelques pages, il fait ressortir les lacunes qui existent dans les méthodes de l'enseignement religieux au point de vue spécial de nos collèges et pensionnats catholiques. Nous croyons rendre un réel service aux supérieurs, maîtres et maîtresses de nos maisons d'éducation en leur signalant : 1° cette étude ; 2° le nouveau *Cours complet et pratique illustré d'instruction religieuse* à l'usage des collèges et pensionnats. Nous reviendrons prochainement sur cette publication destinée à combler une lacune admirablement signalée dans le « Directoire » de M. l'abbé Demeulle, dont M. l'abbé Poey a adopté les principes et les plans dans son ouvrage, publié en un seul volume ou séparément par parties correspondant aux diverses classes de l'enseignement secondaire. S'il faut en juger par l'utilité disons mieux, la nécessité de ce *Manuel*, nous pouvons lui prédire dès maintenant un très grand succès.

Cette publication, qui paraîtra dans le courant de ce mois, est éditée par M. Desille et Brower, de Lille, avec le soin et la perfection qui caractérise cette maison, à laquelle on peut dès maintenast adresser les commandes.

Si votre bon génie vous porte à aller chercher à Cannes le repos que la douceur exceptionnelle du climat semble vous promettre, je vais vous indiquer une excursion à faire dans les environs, et je suis sûr que vous me remercierez de vous l'avoir signalée. Entre Cannes et Antibes, se trouve le golfe Juan, célèbre par le court séjour qu'y fit Napoléon de retour de l'île d'Elbe.

C'est là, sur le versant de la montagne qui fait face à la mer, que se trouve la célèbre manufacture de poterie artistique de M. Clément Massier, connue sous le nom de manufacture de Vallaurès.

Que de richesses entassées dans ces salons, sans cesse visités par la société aristocratique en villégiature à Cannes! Tout ce que l'art céramique a de plus exquis se trouve là réuni. Ces produits ont, du reste, obtenu la plus haute récompense à la dernière exposition universelle de Paris, et M. Clément Massier, le directeur si intelligent de cette grande manufacture, vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

Les moyens de transport sont très faciles. On a le chemin de fer de Cannes à Nice, ou plus simplement un omnibus de Cannes à Antibes, qui s'arrête à la porte de la manufacture.

Tribunaux

TENTATIVE D'ASSASSINAT (*Suite*).

Danger, poursuivi sous l'inculpation de tentative d'assassinat sur la personne de M. Tournant, a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Quand il a entendu prononcer la sentence, il a cyniquement ricané.

MAUVAIS FILS

La 11e Chambre correctionnelle, présidée par M. Frémont, a jugé hier un garçon de dix sept ans nommé Brunet.

Déjà condamné à six mois de prison pour outrages à sa mère, il recommença ses mauvais traitements dès qu'il fut sorti de prison.

Après avoir roué de coups sa malheureuse mère, il la mit à la porte de chez elle.

A l'audience, Brunet a eu une attitude des plus déplorables.

Après plaidoirie de Me Bruzeau, il a été condamné à un an de prison.

G. D.

NOUVELLES DIVERSES

L'Hôtel des Voleurs. — Une foule considérable stationnait hier devant la maison située rue Traversière, au numéro 62.

M. Cochefert perquisitionnait dans un hôtel tenu par Poncari, Italien logeant des gens suspecis.

Presque tous les malfaiteurs ont habité cette maison.

Chaque chambre a abrité un personnage célèbre dans le monde des escarpes. Dans l'une a habité Gabarro, anarchiste, dans les autres, Scavarda, Ybarse, les femmes Brocard, Pauline Regnoula, Parsembery. Ortiz a également séjourné là, ainsi qu'Alloco Rollando, Servan, La Quintinie, Leroy, etc.

Dans des cachettes, caves, planchers, banquettes, porte-bouteilles, tonneaux, on a trouvé des bijoux, des clefs, des outils de cambrioleurs, etc., etc.

D'autres perquisitions opérées chez les nommés Lenz, Rennessan, Davys, Salmont ont amené de bons résultats.

Boncaré, le chef de la bande des recéleurs, a tenté de se suicider.

La catastrophe d'Appilly. — Les obsèques de M. Brifaut ont eu lieu à Bruxelles au milieu d'une énorme affluence.

Parmi les personnes présentes on remarquait: MM. de Burlet, ministre de l'intérieur, chef du cabinet, Beernaert, ministre d'Etat, Devolder, ancien ministre, le capitaine commandant comte de Hemricourt de Erunne, officier d'ordonnance du prince Albert.

Aucun discours n'a été prononcé. L'inhumation a été faite dans un village des environs de Bruxelles, à Jette-Saint-Pierre, où se trouve le caveau de la famille.

La jeune fille de M. Brifaut, la petite Marie blessée dans la catastrophe, est en bonne voie de guérison.

Tentatives de meurtre. — Le parquet de Corbeil a fait arrêter il y a quelques jours Jean Lambert Gerday, inculpé de tentative de meurtre et de vols qu'il a commis dans l'arrondissement. Cet individu aurait pénétré à main armée dans plusieurs châteaux et aurait dérobé une quantité de bijoux, de titres au porteur, de vêtements, etc.

M. Franqueville, juge d'instruction, commis par commission rogatoire pour rechercher le domicile de cet individu à Paris, a chargé M. Clément, commissaire de police aux délégations judiciaires, de procéder à une enquête à ce sujet. M. Clément a déjà découvert une chambre d'hôtel garni précédemment occupée par Gerday, et dans laquelle il a trouvé une partie des vêtements et des des bijoux volés.

Torpilleurs avariés — On mande de Toulon que le quartier-maître mécanicien Henri-Mathieu Vital, né en Savoie en 1872. est décédé hier des suites des brûlures reçues lors de l'explosion de la chaudière du torpilleur 120.

Cela porte à trois le nombre des morts de ce terrible accident.

La marine allemande a aussi ses accidents.

On annonce de Svienemund que le bateau torpilleur D. 7 a reçu des avaries à sa machine pendant les manœuvres : le bateau torpilleur S. 18 l'a remorqué ici aujourd'hui ; il sera conduit au chantier Vulcan à Stettin pour y être réparé.

L'Eclipse de la lune. — On a suivi à l'observatoire populaire du Trocadéro les diverses phases de l'éclipse, avec un vif intérêt. Malgré le froid et l'heure tardive où s est produit le phénomène, quelques personnes sont venues passer la nuit sur les tours du Trocadéro pour voir l'éclipse à l'aide des télescopes. Plusieurs astronomes ont pris de très nombreuses photographies des diverses phases de l'éclipse qui a présenté certaines particularités intéressantes.

Accident mortel. — Un accident mortel s'est produit hier, près de la gare d'Asnières, sur la ligne de Versailles ; un ouvrier poseur de rails a été tamponné par le train n° 323. La mort a été instantanée.

Un suicide. — Un pauvre diable, sans travail depuis longtemps, nommé Jules Lesimple, demeurant passage Ronce, près de l'église de Ménilmontant, s'est suicidé hier matin en avalant du cyanure de potassium. Il s'est tué — navrant détail ! en présence de ses deux petits enfants qui, mourant de faim, lui avaient demandé du pain. La famille Lesimple, depuis plusieurs semaines, ne vivait que du produit du travail de la femme du suicidé et la malheureuse ne gagnait qu'un franc par jour. Le commissaire a donné un premier secours à la veuve et informé l'Assistance publique de cette détresse.

Tremblements de terre. — De fortes secousses de tremblements de terre ont été ressenties hier matin en Grèce, à Zante, à Tripolitza, à Léonidion, à Sparte. On ne signale aucun dégât.

Terrible explosion. — Hier, à deux heures du matin, un générateur a fait explosion à la fosse Chabaud-Latour, appartenant à la Compagnie d'Anzin, située sur le territoire de Vieux-Condé.

Le chauffeur a été gravement brûlé à la partie supérieure du corps, particulièrement au dos.

Il ne reste du bâtiment que les murs lézardés; la toiture démolie a été projetée en tous sens.

La cause de l'explosion n'est pas encore établie. Les uns l'attribuent à un vice de construction du générateur, d'autres à l'imprudence du chauffeur, qui aurait négligé d'entretenir l'eau du générateur et n'aurait réparé sa négligence que lorsque le générateur était surchauffé.

Cheval emballé. — Un enfant de quatorze ans conduisait hier soir à l'abreuvoir de la ville de Cahors le cheval de son père, boucher à Albas.

Le cheval s'emballa et l'enfant, s'étant embarrassé dans la courroie du licou, fut traîné pendant près d'un kilomètre, la tête frappant violemment le sol.

Quand le malheureux fut relevé, son corps ne formait plus qu'une bouillie sanglante.

VARIÉTÉS

NOS GRANDS POÈTES CLASSIQUES (1)

Voici un nouvel ouvrage qui paraît sous les auspices de l'alliance des maisons d'éducation chrétienne. Nous l'avons étudié dans son ensemble et dans ses détails avec une satisfaction d'autant plus grande que nous l'avions ouvert avec un peu de prévention. Il existe en effet un assez grand nombre d'ouvrages similaires composés avec talent, et l'on peut se demander s'il n'est pas inutile d'en produire d'autres, après les Géruzez et les G. Merlet, les PP. Mestre et Caruel, qui ont vulgarisé, non sans une certaine originalité, dans des livres scolaires, les travaux de la critique moderne et contemporaine. Eh bien, non, ce n'est pas inutile, quand de nouveaux auteurs savent, comme leurs prédécesseurs, s'approprier les résultats de la critique, discerner au milieu et ces résultats souvent contradictoires ce qu'il y a de vraiment juste de fournir à leur tour des analyses et des synthèses originales sur les chefs-d'œuvre de notre littérature. MM. A. Mouchard et C. Blanchet viennent de le prouver par le volume qu'ils ont publié sur nos grands poètes du XVIIe siècle.

Quant aux pièces de théâtre, on constate, d'abord, une différence importante entre le procédé des deux auteurs et celui de leurs devanciers ; ils se bornent à donner un court résumé de l'intrigue, en une ou deux pages au plus, au lieu d'en consacrer par exemple, cinq ou six à l'analyse par actes et par scènes. Il résulte de là que les élèves se verront forcés de lire préalablement les tragédies et les comédies, la plume à la main, tandis que, avec l'autre méthode, ils se dispensaient de le faire.

Autre conséquence heureuse : les deux auteurs ont pu donner plus de développement à l'examen des œuvres qui sont marquées au programme du baccalauréat et procurer ainsi aux élèves un plus grand nombre de matériaux pour la dissertation littéraire.

Il conviendrait de reproduire le plan suivi pour l'étude de nos deux grands tragiques. Commençons par Corneille. D'abord, une notice biographique assez détaillée; puis, les débuts, les chefs-d'œuvres, les pièces de second ordre, le déclin et la décadence; en dernier lieu, la poétique du créateur de notre théâtre.

Prenons maintenant la tragédie du *Cid*, afin de nous rendre compte des matériaux qui sont mis à la disposition des élèves. Voici les titres des principaux paragraphes: les sources et l'histoire, la légende, le drame de Guilhem, Corneille imitateur et créateur, le *Cid* et les règles, les personnages, le style et les scènes principales; la place de l'œuvre dans le théâtre du poète, puis dans notre tragédie classique ; la querelle du *Cid*. On le voit, il est relativement facile de faire une dissertation pour qui a sous la main une mine aussi riche.

Il en est de même pour les autres pièces de Corneille et pour celles de Racine et de Molière. Les auteurs n'ont oublié aucune des questions intéressantes qui aient été soulevées à leur sujet, ni aucun des jugements les plus importants que les grands critiques aient portés.

Signalons toutefois quelques points qui méritent une attention particulière ou des observations.

Dans la tragédie d'*Horace*, le père est-il le premier personnage de la pièce, ou ce rang appartient-il à son fils? M. A. Mouchard essaye de prouver qu'ils y peuvent prétendre tous les deux. Nous eussions préféré qu'il se fût formellement prononcé pour le père, cette merveilleuse création du génie de Corneille qui établit, d'ailleurs, à défaut de l'unité artistique, l'unité morale de la pièce. Mais qu'importe notre opinion? soit dit seulement en passant, pour que le lecteur ne nous soupçonne pas de trop prodiguer l'éloge à un ouvrage où il ne trouvera peut-être rien à repondre.

A propos de *Cinna*, il y a un très remarquable paragraphe sur la politique : le poète y prend-il parti pour la république ou pour la monarchie? Notre auteur présente avec sagacité le pour et le contre.

La question de la Grâce, dans *Polyeucte*, est sainement appréciée. Corneille n'est de Port-Royal en aucune façon.

Deux chapitres satisferont pleinement les professeurs : ce sont ceux qui concernent la poétique de Corneille et de Racine. Le système dramatique du premier est judicieusement présenté, dans ses deux manières. Pour le second, l'auteur a nettement précisé ce qu'était la tragédie en 1660 et la révolution dramatique dont *Andromaque* fut le signal en 1667.

M. C. Blanchet, en digne émule de son collègue, a fort bien traité Molière. Il divise ses pièces en comédies de mœurs, comédies de caractère et comédies de second ordre.

Nous craignions de le prendre en défaut pour le *Tartuffe*. Nous avons eu, au contraire, le plaisir de constater que son jugement général est très motivé et concluant. Il a considéré d'une façon neuve, qui sera goûtée, la nature de cette pièce qui tient plutôt du drame que de la comédie, sa valeur morale et la singularité de son dénouement.

L'étude d'ensemble sur le théâtre de Molière comprend une série de courtes dissertations dont les élèves tireront le plus grand profit. Citons les principales : le rire de Molière, sa philosophie, sa moralité, son style, enfin Molière et la critique.

Les deux auteurs parlent de nos grands poètes avec une sympathie qui vous gagne insensiblement; mais nous ne le leur reprocherons pas. Comment ne pas aimer Corneille, Racine et Molière? Cette sympathie se révèle plus particulièrement encore à propos de La Fontaine. Aucun de ceux qui ont lu le fabuliste sans parti pris, ne s'en plaindra. Bon pour un Jean-Jacques de condamner les fables du « bonhomme ». Le trop fameux atrabilaire du XVIIIe siècle se plaisait à battre tout en brèche à coups de paradoxes. Quant à Lamartine, avec son imagination avide d'idéal, il ne pouvait être bon juge en la matière.

Eh bien, qui aura lu l'étude de M. C. Blanchet sur La Fontaine, aimera notre cher fabuliste plus qu'il ne l'aimait déjà, tant l'auteur a su répandre de charme dans ses rapides analyses.

Après une intéressante biographie, se succèdent neuf articles où sont approfondis le genre du poète inimitable, les sources où il a puisé ses idées sur la fable, les personnages avec lesquels il semble avoir vécu, son esprit satirique, sa morale, enfin la langue et la versification qu'il s'est créées.

Malgré son faible pour La Fontaine, l'auteur se montre justement sévère à l'égard de sa morale qui est « avant tout utilitaire », où manque « l'inspiration chrétienne ». Mais il ajoute avec raison : « Personne n'ira lui demander une règle de vie. » C'est la morale un peu païenne de l'expérience. Toutefois, quand il parle de Dieu, il le fait avec foi en sa providence et admire son éternelle sagesse.

Critiquer, après Jean-Jacques, ce vers :

La raison du plus fort est toujours la meilleure,

c'est montrer simplement que l'on n'a pas eu assez d'esprit pour comprendre, ou que l'on n'a pas voulu comprendre. M. C. Blanchet fait bonne justice des critiques pointilleux ou grincheux.

L'auteur aurait-il oublié de consacrer quelques lignes à La Fontaine philosophe? Nous le craignons, sans oser l'affirmer. Ce point a pourtant son importance. Le fabuliste était philosophe à ses heures, même si bon psychologue qu'il fit un jour la leçon au profond mais lourd Descartes. Que l'on se reporte plutôt au début du livre Xe. Comme le « bonhomme » y déploie de fines observations sur l'âme humaine et sur l'âme des bêtes! Comme il se moque agréablement des animaux-machines! Comme enfin, à l'âme passivement pensante, il oppose cette jolie définition, aussi juste qu'un poète pouvait la donner en un seul vers :

Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts!

Tout ce charmant discours à Mme de la Sablière, les professeurs de rhétorique et de philosophie devraient l'expliquer et le faire goûter à leurs élèves.

L'ouvrage se termine naturellement par Boileau, le législateur du Parnasse classique. « Ne dites pas de mal de Nicolas, cela porte malheur! » M. A. Mouchard n'est pas de ceux qui se permettent à l'égard de Boileau, comme Th. de Banville, toutes les irrévérences possible : il a trop bon goût pour cela.

L'auteur divise les satires en morales et en littéraires; de même, les épîtres, après avoir fait un groupe spécial de celles qui furent adressées au roi. Mais la partie principale de son étude porte, cela va de soi, sur l'*Art poétique*. C'est là que l'on trouve comme un miel formé de tous les sucs de la critique contemporaine. L'auteur cite, à l'appui de ses jugements, des textes empruntés à Sainte-Beuve, Nisard, Géruzez, à MM. Gidel, Fournel, Brunetière et au R. P. Delaporte, qui a traité à fond la question.

Pour donner toute notre pensée sur ce premier volume, disons qu'il nous fait vivement désirer le second. Outre qu'il sera très utile aux élèves pour leurs dissertations littéraires, il leur sera encore profitable pour la formation du goût. Le style de MM. A. Mouchard et C. Blanchet se distingue par la pureté et la propriété de l'expression ; il est élégant et rapide ; la phrase, généralement courte, a une allure dégagée et, quand elle devient périodique, elle conserve toujours la même franche allure unie à une parfaite clarté. Certes, les candidats au baccalauréat étudieront cet ouvrage avec fruit ; mais les gens du monde qui aiment à se tenir au courant de la critique littéraire, gagneraient beaucoup à le lire et, vu le style, le liraient avec plaisir.

J. MESSIRE.

(1) Les auteurs français du baccalauréat ès-lettres. Poètes : Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, par MM. A. Mouchard et C. Blanchet, licenciés ès-lettres. Paris, Ch. Poussielgue, éditeur : prix 3 fr. 50 broché.

L'administrateur-Gérant : S. DESQUERS.

Paris. — Imprimerie de l'*Univers*, S. DESQUERS 15, rue de Verneuil.